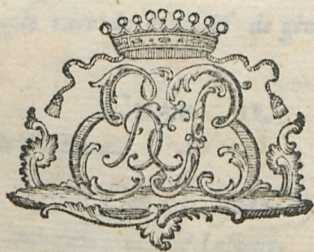


Aug. 90

Ga

F. J. 15.

L'ETOURDIE,
OU
HISTOIRE
DE
MIS BETSY TATLESS,
TRADUITE DE L'ANGLAIS.
QUATRIEME PARTIE.



A BERLIN,
Chez ETIENNE DE BOURDEAUX,
LIBRAIRE DU ROI ET DE LA COUR,
M DCC LV.

L'ETOURDIE

HISTOIRE

Mrs BETSY TATLASS

TRADUITE DE L'ANGLAIS

QUATRIEME PARTIE.



A. BERLIN,

chez Etienne de Bourdeaux,

Libraire du Roi et de la Cour,

M DCC LVI.



T A B L E
DES CHAPITRES.
DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Exemple rare de bonté & de générosité.

(pag. I

CHAP. II.

Rempli d'affaires.

6

CHAP. III.

Qui n'endormira pas le Lecteur.

II

CHAP. IV.

Avis sur le Mariage.

16

CHAP. V.

Qui demande plus d'attention qu'aucun autre.

20

IV. Partie.

)

CHAP.

T A B L E.

CHAP. VI.

Seconde contestation plus sérieuse que la précédente. 25

CHAP. VII.

Suite de la mort lamentable de l'Ecureuil bien-aimé. 31

CHAP. VIII.

Fin des Aventures de Ladi Mellasin & de Flora. 34

CHAP. IX.

Continuation du précédent. 38

CHAP. X.

Qui nous ramène à Monsieur Munden. 44

CHAP. XI.

Suites de la réconciliation. 50

CHAP. XII.

Qui prépare à des choses plus intéressantes. 53

CHAP. XIII.

Qui contient ce que tout Lecteur devine sans doute. 57

CHAP.

T A B L E.

CHAP. XIV.

*Suites de cette extraordinaire Avanture plus ex-
traordinaires que l'Avanture même.* 64

CHAP. XV.

*Qui plaira aux Lecteurs qui s'intéressent à
l'Héroïne de cette Histoire.* - 70

CHAP. XVI.

*Qui étoit l'Etrangere que Madame Munden
avoit eu tant d'envie de connoître.* 75

CHAP. XVII.

Moins amusant que beaucoup d'autres. 83

CHAP. XVIII.

Exemple horrible d'ingratitude & d'infidélité.
- 90

CHAP. XIX.

Plus intéressant qu'on ne doit l'esperer. 97

CHAP. XX.

Suite du précédent. - 105

CHAP.

TABLE.

CHAP. XXI.

Plein de variété 110

CHAP. XXII.

Conduite de Madame Munden pendant son année de veuvage. 125

CHAP. XXIII.

Le dernier, & au gré de l'Auteur, le meilleur. 131

Fin de la Table.



L'ETOUR.



L'ETOURDIE,
OU
HISTOIRE
DE
MISS BETSY TATLESS.
QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Exemple rare de bonté & de générosité.

Le Lecteur peut juger de ce qu'il en avoit coûté à Betsy, pour renfermer sa douleur & son dépit. De retour chez elle, elle versa un torrent de larmes, soulagement ordinaire des malheureux. Comment ai-je pû, disoit-elle, n'être pas touchée du mérite de Truworth; ne pas faire plus d'attention à son rang, à sa fortune, au bonheur qu'il pouvoit me procurer? Je trouvois tout en lui.

Betsy aimoit la magnificence: celle dont elle venoit d'être témoin l'avoit frappée;

IV. Partie.

A

cepen-

cependant c'étoit bien moins la vanité qui cauloit sa peine, qu'un sentiment intérieur & dont elle ne vouloit pas convenir: une Lettre qu'on lui apporta d'une main inconnue, interrompit ces tristes réflexions: la voici

Des Prisons de Kuewigatte, le, &c.

MADemoISELLE,

„Après la résolution sévère, mais juste
 „que vous m'avez marquée dans votre der-
 „nière Lettre, de ne rien écouter de moi,
 „je ne me présente à vous qu'en tremblant,
 „& persuadée que vous ne daigneriez pas
 „ouvrir celle-ci, si vous en connoissiez l'au-
 „teur, je me fers d'une main étrangère, osant
 „à peine me flatter que vous vouliez achever
 „de lire le motif qui m'oblige de adresser à
 „vous.

„Il y a longtems, Mademoiselle, que je
 „me suis rendue indigne de votre amitié;
 „aussi n'est-ce que votre charité & votre com-
 „passion que j'implore: la date de ma Let-
 „tre vous donnera une idée de ma misère:
 „il y a un mois que je gémis en prison pour
 „des dettes que ma mauvaise conduite m'a
 „fait contracter: envain j'ai espéré que mes
 „Amans voudroient satisfaire mes créan-
 „ciers: hélas! leurs mépris ont suivi de près
 „leurs

„leurs empressemens: je me suis dé faite peu
„à peu de leurs indignes présens: mes re-
„mords sont tout ce qui me reste. Tous
„ceux qui ont partagé mes coupables plai-
„sirs, tous les complices de ma débauche
„sont sourds à mes plaintes. Ils me refu-
„sent jusques à la pitié qu'ils devroient du
„moins à des malheurs, dans lesquels ils
„m'ont eux-mêmes entraînée: mes créan-
„ciers plus pitoyables ont renoncé à leurs
„actions, & je sortirai de cette horrible pri-
„son en payant les droits: six guinées me
„rendront la liberté, & si j'ai le bonheur de
„l'obtenir, il n'est point d'occupation qui
„me paroisse trop vile, pourvu qu'elle me
„mette à portée de consacrer au repentir le
„reste de ma vie.

„Ma chere Demoiselle, ouvrez-moi les
„portes de ma prison, le Ciel vous récom-
„penfiera; & si les prieres d'une infâme, com-
„me moi, peuvent parvenir jusqu'au Tout-
„puissant, je ne cesserai jamais de l'invoquer
„pour mon aimable Libératrice. J'enver-
„rai demain chercher votre réponse: je vous
„prie d'être assurée que, si je fors de ce dé-
„testable lieu, rien ne pourra me rejeter
„dans mon premier désordre; que j'irai au
„fond de l'Angleterre traîner & cacher ma
„malheureuse vie; & qu'en m'accordant la
„grace que je vous demande, vous sauverez

„en même tems l'ame & le corps de votre
„tres-malheureuse servante.

A FORWARD.

Jamais l'infortunée Forward ne pouvoit plus mal prendre son tems. Betſy avoit le cœur rempli de la perte de Trueworth, & ne pouvoit ſe la rappeler, ſans ſe dire en même tems qu'elle étoit la première cauſe du malheur qui la déſeſperoit. Infâme créature! ſ'écria-t'elle, tu ne mérites la compaſſion de perſonne; & moins encore la mienne: non, non; il n'y que trop d'objets de charité; & ce n'eſt pas ſur toi, que je répandrai le peu de bien que je ſuis en état de faire.

Ce fut le preinier mouvement de Betſy, mais il ne fut pas long: la pitié lui ſuccéda. Cependant, dit elle, ſi cette miſérable reconnoît ſa faute; ſi elle ſ'en repent; ſi, comme elle le dit, elle veut faire pénitence; il y auroit de l'inhumanité à lui en reſuſer les moyens. Que notre Sexe eſt à plaindre! Nous trouvons par tout des dangers. Forward ſ'eſt couverte d'infamie pour avoir été trop ſenſible; & j'ai perdu le plus digne de tous les hommes pour ne l'avoir pas été aſſez. La connoiſſance de cette malheureuſe m'a été bien funeſte; mais c'eſt moins encore ſa faute que la mienne. Enfin, cédant à
la

la bonté naturelle de son cœur, elle lui écrivit la Lettre suivante, & la lui envoya par celui qu'elle lui avoit annoncé.

MADemoiselle,

„ Quoique je ne puisse regarder vos mal-
„ heurs, que comme une juste punition du
„ Ciel; si votre repentir est sincere, je ne
„ doute pas que vous ne cherchiez à réparer
„ le désordre de votre conduite, & je ne veux
„ pas vous en refuser les moyens: je joins
„ quatre guinées aux six que vous m'avez de-
„ mandées, & voudrois pouvoir faire mieux.
„ Je suis, &c.

Betsy étoit née avec une horreur naturel-
le pour le vice; mais elle ne s'étendoit pas
jusqu'aux vicieux, c'est le propre de la vertu
d'être compatissante même pour les compa-
bles: le plaisir d'avoir fait une bonne action
contribua à adoucir le chagrin amer que lui
avoit causé la rencontre cruelle & inattendue
de la nôce de Truworth; l'arrivée du Che-
valier Ralph & de Lady Trusty lui offrirent
une consolation plus puissante; & elle fut le
lendemain leur témoigner la joye qu'elle avoit
de leur retour.

On n'auroit sans doute pas parlé d'affai-
res à Betsy, à cette première visite, si ses
Freres ne fussent arrivés presqu'en même

tems. Après les premiers complimens; Monsieur Ralph, lui dit Tatlefs, nous desirions ardemment votre retour, surtout à l'occasion de ma sœur qui va se marier, & qui n'attendoit que vous, dans l'espérance que vous voudrez bien lui faire l'honneur de disposer de sa main. De tout mon cœur, répondit le Baronet, pourvû que ce soit à quelqu'un qui la mérite. J'espère, dit Tatlefs, que vous serez content du parti. Betsy rougit & ne répondit rien. Lady Trusty voyant son embarras, la pria de passer dans sa chambre, où elle avoit, lui dit-ell, à lui parler.

CHAPITRE II.

Rempli d'affaires.

Les deux Tatlefs persuadés que leur sœur ne cherchoit qu'à éluder; & craignant, avec raison, que Munden ne prit son parti, comme avoit fait Truworth, avoient résolu de ne rien négliger pour finir une affaire dont ils faisoient dépendre le repos de leur famille: & jugeant indispensable de prévenir Lady Trusty & le Chevalier Ralph, ils étoient convenus que, le jour de leur arrivée, le jeune Tatlefs iroit au-devant d'eux.

Lady

Ladi Trusty fut si touchée du récit de la dernière aventure de Betsy, qu'elle ne put retenir ses larmes: elle attribuoit en partie ses écarts aux mauvais exemples, que lui avoit donné Ladi Mellafin; mais elle voyoit avec douleur dans son caractère, un fond d'étourderie & de vanité, aussi dangereux pour la vertu que pour la réputation, & elle le reconnut, comme les Tatels, la nécessité de l'établir.

Le remède n'est pas infailible, disoit à cela le Chevalier Ralph. Betsy aime-t-elle celui que vous lui destinez? Car voilà l'essentiel: bien des femmes, pour être mariées n'en font pas plus raisonnables; au contraire, un engagement forcé autorise, à leurs yeux, leur mauvaise conduite: elles regardent cela comme un enlèvement. Le caractère de ma sœur, répondit Tatels, est si capricieux, que personne ne peut juger de l'état de son cœur, & en vérité elle ne le connoît pas elle-même: aujourd'hui cependant elle prétend n'attendre que votre consentement. Cela étant, dit le Baronet, & puisque vous le desirez, je le donne de tout mon cœur. Je lui parlerai aussi, dit alors Ladi Trusty: elle a quelque confiance en moi; malgré son étourderie, je lui connois de l'esprit & du jugement; j'espère achever de la déter-

déterminer: c'est dans cette vûe qu'elle avoit voulu parler seule à Berfy.

Berfy qui ne se doutoit pas de la petite supercherie de ses freres, fut extrêmement surprise de voir Ladi Trusty si bien instruite; mais elle prit sur le champ son parti. Je vois bien, Madame, lui dit-elle, que toutes mes étourderies & mes fautes vous sont connues, & je suis bien éloignée d'en être fâchée, puisque vos tendres reproches sont une nouvelle preuve de la bonté que vous voulez bien me conserver. Soyez persuadée que le souvenir de mon dernier malheur & du danger horrible auquel je suis échappée, fera sur moi l'effet que vous devez en attendre. J'en suis bien sûre, répondit Ladi Trusty en l'embrassant tendrement: mais je voudrois vous voir établie; je n'ai jamais rien désiré plus vivement: & lui rapportant tout ce qui avoit été déjà dit sur Munden, elle ne négligea rien de ce qu'elle crut pouvoir la décider.

Berfy l'écouta avec attention & respect; & après un moment de silence, elle prit ainsi la parole.

Je suis convaincue, Madame, autant par ma propre raison, que par ce que vous avez la bonté de me dire, que je suis trop avancée pour pouvoir reculer, & puisque tous mes parens approuvent la recherche de Monsieur

fieur Munden, je ne le ferai pas languir plus longtems. Vous l'épouserez donc? s'écria Ladi Trusty! Oui, Madame, répondit Betsy: du moment que ce mariage convient à tous ceux à qui je veux être soumise, je n'y résiste plus. Comme elle disoit ces mots d'une voix mal-assurée, le Baronet entra précipitamment: vous gardez trop long-tems mon aimable pupille, dit-il, ses freres & moi devons avoir notre tour. En vérité, Monsieur, lui dit Ladi Trusty, il y a telle femme qui ne trouveroit pas bon qu'on vînt l'interrompre aussi brusquement; & moi-même, un moment plutôt, j'en aurois été très-fâchée: car je ne viens d'obtenir que dans l'instant le consentement de Betsy pour le mariage que nous desirons tous. Vraiment, répondit-il, je l'aurois été aussi; mais puisque la voilà décidée, allons porter ces bonnes nouvelles à ses freres, il les prit toutes deux par la main, & les conduisant comme en triomphe dans la Chambre de Compagnie: Enfin, dit-il aux deux freres, votre sœur consent à tout ce que vous voulez. Hélas! répondirent-ils, nous ne voulons que son bonheur. Ladi Trusty les pria tous à diner; mais les Tarless avoient du monde, ils promirent seulement de revenir l'après-midi; & Betsy resta très-heureusement pour la réussite de l'affaire tant désirée.

Cependant, quelqu'empreslé que parut Munden, les derniers procédés de Betfy l'avoient furieusement refroidi; il voyoit clairement qu'il n'étoit point aimé: lui-même, comme nous l'avons dit, n'avoit pas une passion bien violente; mais ce mariage lui étoit très-avantageux; il le desiroit & vouloit sçavoir au moins à quoi s'en tenir. Le Chevalier Ralph avoit été le dernier retranchement de Betfy. Munden avoit appris son arrivée, & avoit été chez elle, pour voir comment il feroit reçu; ne la trouvant pas, il fut chez M. Tatlefs sur lequel il comptoit beaucoup.

Il rencontra les deux freres revenant de chez le Chevalier Ralph; ils lui apprirent avec empressement ce qui s'étoit passé: Munden reçut la nouvelle de son bonheur en homme transporté, leur fit les remerciemens les plus vifs. Ils ne lui témoignèrent pas moins de joye. Nous devons aller, lui dirent-ils, passer l'après-midi chez le Chevalier Ralph. Dinez avec nous, nous irons ensemble. Cette proposition fut accepté, comme on se l' imagine.



CHAPITRE III.

Qui n'endormira pas le Lecteur.

Les raisons de Ladi Trusty, la tendresse avec laquelle elle les fit valoir, la gayté du Chevalier Ralph, contribuerent également à soutenir, ce jour-là, l'esprit incertain de Bersy; & quoiqu'elle ne se doutât pas que Munden dût venir, encore moins qu'il fût informé de son sort, elle ne fut pas fâchée de le voir arriver.

Munden, après avoir salué le Chevalier Ralph & Ladi Trusty, exprima à Bersy, dans les termes les plus vifs, combien il étoit touché du bonheur que ses freres lui avoient annoncé. La douceur avec laquelle Bersy le regut, ne put que le flatter infiniment: enfin tout se passa des deux côtés, de façon à donner beaucoup d'espérance & de joye à tous ceux qui s'y intéressoient: on demanda de nouveau le consentement du Chevalier Ralph, & on convint que Tatless & le futur époux iroient le lendemain, chez M. Markland, lui faire dresser les articles.

Tout alloit bien, les Parties intéressées paroissoient contentes; & on ne prévoyoit point d'obstacles: on n'avoit pas donné à Bersy le tems de la réflexion: la joye de ses freres, les choses tendres qu'ils lui avoient dites, les transports de Munden; tout lui avoit fait illusion;

lusion ; & aussi longtems qu'elle fut avec eux, elle crut que son cœur avoit dicté son consentement.

Mais seule, renfermé dans son Appartement, privée des caresses de sa famille & des empressements de son Amant, ce ne fut plus la même chose. Me voilà donc mariée ! disoit-elle, ou autant vaut, puisque ma parole est donnée : dans peu de jours sans doute, on m'obligera à la tenir : me voilà soumise au joug ! comment le supporterai-je ? Toutes les réflexions qu'elle avoit faites tant de fois, lui revinrent avec amertume : quelle frénésie ! quelle démence, disoit-elle, que celle de se marier ! Ne vaut-il pas mieux recevoir les hommages de mille Amans, que d'être réduite à un seul, qui, de notre esclave qu'il étoit, devient notre maître, pour abuser peut-être de son pouvoir ? C'est cependant ce qu'on attend de nous. Une fille n'a pas plutôt quitté la bavette, qu'on dit, Mademoiselle sera bientôt mariée ; & ce sera celui-ci, & ce sera celui-là : la forte chose ! Ou nous arrache aux plaisirs de la vie, au moment que nous commençons à les goûter. Elle se coucha, la tête pleine de ces idées, & le sommeil ne lui en offrit pas de plus agréables : des songes tristes & effrayans la tourmenterent toute la nuit : éveillée tout aussi tristement, elle se leva ; mais ce ne fut que pour

pour changer de place, & se mettre sur un fauteuil où elle resta long-tems profondément occupée de rien: on lauroit prise pour une stupide.

Enfin se rappellant qu'elle devoit dîner chez son frere, elle prit sur elle, autant qu'il lui fut possible. Mon bonheur est passé, dit-elle, & ma vie ne sera plus qu'un tissu de peines; mais c'est mon sort, je n'y puis résister: ils l'ont voulu, je l'ai promis: remplissons ma triste destinée. Elle se leva, s'habilla, & voulant prendre ses bijoux, elle ouvrit un tiroir: le premier objet qui la frappa, fut le portrait de Truworth. Ah! dit-elle, en le prenant & le regardant attentivement, si Ladi Trusty & mes freres eussent été ici, lorsque l'ingrat m'aimoit encore! mais pourquoi me paroît-il plus aimable aujourd'hui? Jamais je ne lui ai vu tant de grâces: quelle douceur dans les yeux! quelle air de noblesse! quels agrémens dans sa figure! Cependant il n'y faut plus penser: il est à un autre; un autre mieux que moi, malheureuse que je suis, a connu ce qu'il valoit: il m'a oubliée; tâchons de l'oublier aussi. Ces derniers mots furent suivis d'un profond soupir: elle renferma le portrait, & tâcha de se remettre. Betsy étoit à peine habillée, que Munden entra: il venoit la prendre, pour la mener chez ses freres. Nous avons été

été chez l'Avocat, lui dit-il, les articles sont dressés, & j'espère que le jour de mon bonheur ne sera plus différé. Il voulut lui dérober un baiser; mais Betfy: de mauvaise humeur: arrêtez, Monsieur Munden, lui dit-elle du ton le plus offensant, ces libertés ne vous sont pas encore permises.

Ingrate & cruelle Betfy, lui dit-il, n'accorderez-vous rien à l'Amour? Tout sera-t'il l'ouvrage du triste devoir? Il lui exprima du ton le plus tendre, tout ce qu'il feignoit de sentir pour elle, & la joye que lui causoit l'approche de son bonheur; mais elle s'avila de l'interrompre en lui disant: Monsieur Munden, j'ai oublié une chose; je-crois cependant qu'il n'est pas trop tard: je suppose que vous allez prendre un carosse. Mademoiselle, dit Munden très-étonné, ma fortune ne me le permet pas, vous le sçavez. Eh quoi! dit Betfy, croyez-vous que je me marie pour aller à pied? J'en serois bien fâché lui répondit-il; mais, Mademoiselle, vous n'ignorez pas que j'ai lieu d'espérer un Emploi honnête & lucratif: je vous jure que je ne le desire que pour vous, & qu'au moment que je l'aurai obtenu, vous ferez satisfaction. Betfy mécontente, insista toujours, & lui dit avec dureté, qu'elle ne se marieroit pas sans cette condition: il en fut

fut blessé, & la pria de se rappeler que, lorsqu'elle avoit donné sa parole, il n'en avoit pas été question. N'insistez pas tant sur cette parole, lui dit-elle, les billets sans date sont nuls, & je n'ai pas dit dans quel temps je remplirois ma promesse. Munden n'y pût plus tenir: vous avez pourtant, Mademoiselle, lui dit-il, agréé mes services: après tant d'assiduités, je devois m'attendre à un traitement plus doux; je ne puis vous dissimuler que votre conduite ne soit malhonnête & indécente.

Si on connoît Betsy, on juge comme elle reçut ce reproche. Elle rougit de colere, & le regardant avec mépris, elle lui auroit fait sans doute une réponse extravagante, si le jeune Tatless n'avoit heureusement paru. Il ignoroit que Munden fût chez sa sœur, & passant dans son quartier, il venoit sçavoir si elle étoit prête. Il s'aperçut aisément, à leur contenance, qu'il y avoit eu quelque dispute: il voulut s'en éclaircir, & Munden ne fit aucune difficulté de lui en dire le sujet. Tatless, quoique très-piqué contre sa sœur, traita cette querelle de bagatelle, & demanda à Munden s'il avoit un carosse? Oui, lui dit-il. Partons donc, nous l'arrangerons tout cela chez mon frere.

CHA-

CHAPITRE IV.

Avis sur le Mariage.

Quoique le jeune Tatlefs n'eût pas jugé convenable de témoigner son ressentiment à sa sœur devant Munden, elle avoit reconnu d'elle-même qu'elle avoit tort; & pour adoucir ce qu'elle lui avoit dit de trop amer; voilà un joli carosse, dit-elle en y entrant; je crois que M. Munden l'a choisi pour me consoler de n'en avoir pas un à moi. Mademoiselle, dit Munden, je desiré que vous daigniez vous contenter de ma médiocre fortune, jusqu'à ce que je sois assez heureux pour pouvoir prévenir tous vos desirs. N'en parlons plus, dit Betfy, & soyez sûr, malgré ce que j'ai dit, que je suis bien éloignée de faire consister le bonheur de la vie dans le faste. Munden pour toute réponse lui baïsa la main qu'elle lui abandonna jusqu'à leur arrivée. Ce fut-là le dernier soupir de la vanité de Betfy, & Munden n'eut dans les suites qu'à se louer de sa conduite.

Le Chevalier Ralph, à titre de Tuteur & du plus vieux, eut l'honneur de fixer le jour du mariage, & Betfy y consentit avec la complaisance la plus flatteuse pour Munden.

Ladi Trusty, de concert avec les deux Tatlefs, ne négligeoit rien pour entretenir la gayté

gayté de notre inconstante héroïne. Son Amant avoit pris une jolie Maison; il voulut qu'elle choisît les meubles; les ordres qu'il fallut donner, les emplettes, les préparatifs du mariage, tout cela occupa Betfy, l'amusa: on ne la laissoit jamais seule, & comme on se séparoit tard, le besoin qu'elle avoit du sommeil le lui rendoit plus agréable que ses réflexions ne l'auroient été.

Enfin le jour convenu arriva: le Chevalier Ralph, Ladi Trusty, les deux Tatleys furent les seuls témoins de la cérémonie: Betfy ne pouvant prétendre à cet éclat & à cette pompe qui lui auroit plu si fort & qui l'avoit tant affligée se jour de la nôce de Trueworth, avoit désiré que la sienne se fît dans la plus grande simplicité. Le oui fatal prononcé, ils partirent tous pour se rendre dans une Maison de Campagne que Munden, à la priere de Betfy, avoit louée à cinq ou six milles de Londres. Elle avoit voulu laisser se dissiper le bruit de son mariage, & se débarrasser des ennuyeuses cérémonies que l'usage exige.

Munden témoignoit les transport les plus vifs: les deux Tatleys étoient très-aises de se voir enfin débarrassés de leur sœur; le Chevalier Ralph & Ladi Trusty persuadés que cet établissement étoit convenable, s'applaudissoient d'y avoir contribué, & tout le monde

IV. Partie.

B

étoit

étoit content. Bersy seule ne paroïssoit pas l'être; elle avoit l'air pensif; mais on ne l'attribua qu'à la modestie d'une fille en pareil cas.

Lady Trusty qui l'avoit suivie tout le jour d'un œil attentif, fut inquiète, elle crut, avant de la quitter, lui devoir des avis, & l'ayant conduite dans une chambre séparée, elle lui parla en ces termes.

Ma chere Enfant, vous voilà mariée, & je crains bien que votre complaisance n'y ait plus de part que votre inclination: votre bonheur dépend des premiers pas que vous allez faire. Je ne crains point que vous soyez du nombre de ces femmes dont la tendresse excessive & romanesque paroît ridicule à tout le monde; mais, ma chere Bersy, prenez garde de donner dans le défaut contraire; il vous seroit funeste, il le seroit à votre mari. Une insensibilité constante détruit à la fin le goût le plus vif, & peut faire naître des soupçons terribles. Gardez-vous donc, je vous en conjure, de mépriser une tendresse à laquelle vous devez du retour. Ne vous mêlez dans votre maison que de ce qui doit vous regarder: laissez à votre mari le soin des affaires du dehors: n'empietez point sur ses droits; mais conservez les vôtres; cependant n'y paroissez pas trop attachée: cédez quand il le faudra, pour le bien de la paix; mais que
votre

vosre mari sente que c'est pour lui plaire, & il vous en saura gré.

Je crois voir en Monsieur Munden tout ce qu'il faut pour vous rendre heureuse. Je me flatte qu'il justifiera le choix de vos parens; mais souvenez-vous que personne n'est parfait; s'il commet des fautes, ignorez-les, puisque ce n'est pas à vous à l'en reprendre. Le plus honnête homme peut s'oublier; mais il revient de lui-même; & il répare.

Les plaintes, les reproches, au contraire, obstinent & confirment quelque fois dans le vice, celui qui de lui-même seroit revenu à la vertu, si on l'eût laissé faire. Surtout, ma chere fille, ajouta-t-elle, n'oubliez pas qu'avant votre mariage, votre conduite, toute innocente qu'elle a été, n'a pas évité la censure. Souvenez-vous de vos chagrins; ce seroit bien pis aujourd'hui. Ladi Trusty s'apercevant que ces derniers mots avoient troublé Betfy; ne croyez pas, lui dit-elle, que parce que vous êtes femme, je prétende que vous deviez renoncer à tous les plaisirs convenables à votre âge, à vosre sexe, & que vous deviez vous enterrer. Non, ma chère Betfy, je ne vous demande que de la modération, & je vous y exhorte. C'est ainsi que cette respectable amie finit un sermon qui n'a peut-être déjà paru que trop long. Betfy la remercia, l'assura qu'elle conserveroit

chèrement ses avis au fond du cœur, & qu'elle esperoit lui prouver par sa conduite, combien ils lui étoient chers. Elle rejoignit la compagnie, & la nuit approchant, le Chevalier Ralph, Ladi Trusty & les deux Tatlers, reprirent le chemin de Londres, & laissèrent les nouveaux mariés à eux-mêmes.

CHAPITRE V.

Qui demande plus d'attention qu'aucun autre.

Madame Munden, que nous n'appellerons plus Betsy, n'avoit rien promis à l'Autel qu'elle ne voulût tenir: elle n'ignoroit pas les devoirs de son état, & persuadée que de son exactitude à les remplir, dépendroient à l'avenir son repos, sa réputation, son bonheur; elle en prit la résolution.

Pour s'y conformer davantage, elle se rappella la constance de M. Munden, sa complaisance, ses égards pour ses petits caprices; enfin l'idée qu'elle se fit de la tendresse de son mari, excita sa reconnoissance. Ce sentiment, la bonté naturelle de son cœur, sa raison compensèrent en elle le manque d'inclination, si ce défaut peut être compensé, & sans amour, elle n'en fut que plus capable de remplir ses devoirs.

Cepen-

Cependant l'idée de Truworth lui revenoit sans cesse : elle ne pouvoit se dissimuler les avantages qu'il avoit sur son mari ; mais elle se trouvoit dédommée par la constance de ce dernier, qu'elle croyoit devoir être éternelle.

Betsy, dans ces dispositions, étoit un bien beaucoup plus précieux que Munden n'avoit pû le croire, à en juger par sa première conduite, & s'il eût pû connoître le trésor qu'il possédoit, il auroit été parfaitement heureux ; mais il faut que les hommes travaillent eux-mêmes à leur bonheur : le Ciel leur en fournit les moyens ; c'est à eux de les employer.

Les premiers jours de ce mariage paroissent cependant annoncer le sort le plus heureux ; mais les nouveaux époux passèrent peu de temps dans leur retraite : Munden aimoit le monde & le plaisir, & Madame Munden qui, en changeant d'état, n'avoit pas tout-à-fait changé de caractère, saisit avec empressement la première ouverture qu'il lui fit de retourner à Londres.

D'abord, les plaisirs y furent leur seule occupation : on leur donna des fêtes ; ils en rendirent ; mais ce ne fut qu'un songe agréable : la scène changea bientôt : la fortune de Munden étoit trop bornée pour soutenir ce train de vie ; il fallut se retrancher : ne voulant se priver de rien pour lui-même ; il

devint économe à l'excès sur la dépense de sa maison. Madame Munden avoit trop de noblesse, ou, si vous voulez, de vanité, pour n'en être pas humiliée: elle y suppléoit souvent elle-même; mais ces secours étoient foibles, & ne pouvoient pas durer: elle se plaignit à son mari, & quoique ses plaintes fussent douces & dictées par la raison, Munden s'en offensa.

Je crains bien, lui dit-il assez durement, que vous ne foyez mauvaise économe, & que vous n'ignoriez que le premier devoir d'une femme est d'épargner l'argent de son mari, & de s'arranger sur sa situation; il faut l'apprendre.

Le ton de Monsieur Munden si différent de celui que sa femme étoit accoutumée à entendre, la pénétra de douleur; cependant elle la dissimula. Je ferai toujours bien éloignée, lui répondit elle avec douceur, de vous rien demander qui puisse déranger vos affaires; mais je les connois assez pour sçavoir ce qu'elles vous permettent. Je le sçais mieux que vous, lui dit-il plus durement encore; ainsi ayez plus d'arrangement à l'avenir; car je vous avertis que jusqu'à ce que ma fortune ait changé, je n'ajouterai rien à ce que je vous donne. Faites donc aller votre maison vous-même, dit-elle avec un peu plus de chaleur; car, pour moi, je ne suis pas assez habile pour

pour la soutenir déceimment avec ce que vous y destinez.

Non, en vérité, Madame, répondit brutalement Munden, je ne me suis pas marié pour être votre Maître d'Hôtel: c'est votre charge; la mienne est de vous donner raisonnablement de quoi la remplir, & puisque vous m'y forcez, je vous dirai que ma maison ne manque du nécessaire, que parce que vous donnez trop au superflu, que vous avez toujours beaucoup aimé.

Madame Munden, qui n'entendoit pas ce qu'il vouloit dire par superflu, lui demanda avec vivacité, de s'expliquer; à quoi, après s'être assis dans un fauteuil, & du ton le plus méprisant, il répondit en ces termes.

Je ne sçais quelle est la dupe, qui a le premier introduit l'usage de donner des pensions aux femmes, comme si les femmes devoient disposer de quelque chose sans leurs maris; mais, puisque c'est la coutume, & que j'ai eu la facilité de m'y soumettre, vous devriez de vous-même ne pas en abuser, & sentir que cette pension doit être employée à faire aller la maison, dont je ne dois point porter seul le fardeau. Bon Dieu! s'écria Madame Munden, à quoi me suis-je réduire? Un dur esclavage est donc le partage d'une femme? Ingrat, continua-t-elle en fondant en larmes, est-ce là cet amour que vous m'aviez juré?

Elle n'en pût dire davantage, & se promenoit à grands pas dans sa chambre avec toutes les marques du désespoir. Munden garda quelque tems le silence; mais enfin la regardant avec un peu de plus de douceur, je vous en prie, dit-il, moderez des emportemens si peu convenables à tous deux: je ne manquerai jamais ni d'égards, ni de tendresse: vous sçavez ce que j'attends de vous; je jugerai de vos sentimens par votre complaisance.

Il voulut lui prendre la main; mais ce fut avec un air si contraint, si peu propre à faire oublier la dureté de son procédé, qu'elle n'en fut point adoucie. Non, Monsieur Munden, lui dit-elle avec amertume; vous avez beau faire: après ce qui vient de se passer, je n'ai que de mauvaises façons à attendre de vous. Ja n'ai cependant rien dit dont je doive me repentir, lui dit-il, & j'espère que, quand ce petit mouvement d'humeur sera passé, vous me rendrez justice; je vous laisse y penser, & compte vous trouver plus tranquille à mon retour. Il prit son chapeau, son épée & sortit, & Madame Munden pénétrée, se retira dans sa chambre, pour se livrer aux plus tristes réflexions.

CHAPITRE VI.

Seconde contestation plus sérieuse que la précédente.

Quiconque se rappellera le caractère de Miss Betty Tatles, sentira ce que devoit souffrir Madame Munden. Elle ne s'étoit soumise à la volonté de ses freres; elle n'avoit vaincu sa répugnance pour le mariage, que parce qu'elle se croyoit passionnément aimée de celui qu'elle épousoit. Quelle fut sa douleur, quand elle se vit si cruellement trompée! Ses sentimens n'allèrent pas jusqu'à la haine; mais la conduite de son mari détruisit du moins ceux d'estime & d'amitié qu'elle s'étoit efforcée de prendre pour lui.

La surprise que cet éclaircissement lui causa, l'indignation qui la suivit, l'idée que la mort seule pouvoit la délivrer de ce joug, la jetterent dans le désespoir.

Ladi Trusty vint la voir & la surprit dans cette agitation: Madame Munden voulut lui dissimuler ses chagrins; mais elle ne put tromper la pénétration d'une amie qui s'intéressoit si fort à elle.

Madame Munden n'ignoroit pas que les chagrins domestiques doivent être un secret inviolable; mais pressée par Ladi Trusty, sa

franchise & sa confiance l'entraînent; elle lui conta le sujet de sa douleur.

Ladi Trusty allarmée entra dans tous les détails, les fit répéter à son amie; & après quelques momens de silence: je suis pénétrée jusqu'au fond du cœur, lui dit-elle, de voir déjà naître entre vous des sujets de plainte. A peine y a-t'il deux mois que vous êtes mariés: c'est trop tôt perdre la qualité d'amant pour prendre celle de maître. Ma chère enfant, il n'y a plus de remède que dans votre douceur; je crois votre mari violent; il faut le calmer. Vous connoissez l'étendue de vos engagemens, & le peu de ressource qu'ils vous laissent.

Eh quoi, Madame, s'écria Madame Munden, faut-il faire l'impossible? Faut-il que je lui abandonne ma pension? Non, ma chère Berly, répondit Ladi Trusty; au contraire: votre mari abuseroit, sans doute, de votre facilité; & plus vous lui accorderiez, plus il exigeroit: Je ne puis vous donner de conseils positifs sur un caractère que je ne connois pas, que peut-être vous ne connoissez pas vous-même. Je veux que vous souteniez vos droits, mais que ce soit toujours avec douceur: peut-être le ramerez-vous par-là. Eh bien, dit en soupirant notre belle affligée, je ferai le mieux que je pourrai avec ce qu'il me donnera; mais s'il se plaint? S'il se plaint, répondit Ladi Trusty,

ty, vous lui en ferez voir l'emploi, dont vous aurez tenu un état juste; mais jusques-là, paroissez ne pas prendre garde à ce qui manquera: soyez contente de tout, & surtout n'oubliez jamais, je ne saurois trop vous le répéter, que vous devez être en garde contre votre vivacité, & toujours éviter l'aigreur. Je suivrai vos conseils, Madame, lui répondit, Madame Munden: je souhaite qu'ils me réussissent; mais je ne l'espère pas. Leur conversation roula longtems sur le même sujet; & cette amie respectable ne la quitta qu'après avoir essayé tous les moyens de lui faire trouver sa situation moins cruelle. Mais les raisonnemens ne détruisent pas les chagrins: on est bien plus touché de ce qu'on sent, que persuadé de ce qu'on entend. Le cœur de Madame Munden étoit ulcéré: elle se voyoit trompée sur tous les points qui auroient pû lui rendre le mariage supportable. Truworth revenoit à son souvenir; & quelque noble, quelque généreuse qu'elle fût, l'idée de la fortune qu'elle avoit manquée, aggrissoit encore sa peine.

Pendant quelques jours, elle suivit exactement les avis de Lady Trusty, & évita tout sujet de plainte. Munden se contint aussi, quoique son mécontentement persât; une froide civilité d'un côté, de l'autre une complaisance forcée les soutinrent quelque tems assez

assez mal, jusqu'au jour qu'un ami de M. Munden, homme de considération vint lui demander à diner. Munden humilié de sa mauvaise chère; Eh quoi dit-il à sa femme n'avons-nous que cela? J'en suis aussi honteuse que vous, répondre-elle avec beaucoup de présence d'esprit; mais vous sçavez que nous ne devons pas dîner au Logis; & Monsieur est arrivé trop tard, pour que j'aye pû y remédier. L'Etranger dit sur cela ce qu'il dut dire; & il n'en fut plus question: mais la vanité de Munden en fut si blessée, qu'il eut peine à se contenir jusqu'au départ de son ami; dès qu'il fut en liberté, il reprocha à sa femme, dans les termes les plus durs & les plus cruels, la honte qu'il venoit d'essuyer. Je la partage, lui dit-elle, mais vous la rendez inévitable. Je ne demanderois pas mieux que de pouvoir toujours bien recevoir vos amis: vous sçavez mieux que moi que je ne le puis pas, & je vais vous le prouver. Elle passa dans son cabinet: lisez, lui dit-elle, en lui présentant l'état de sa dépense; & vous verrez que je ne mérite pas les reproches que vous me faites.

Que voulez-vous que je fasse de ce chiffon, dit Munden en le déchirant? Il me suffit de sçavoir ce que vous avez à faire, & je vous dis une fois pour toutes que vous devez plutôt songer à retrancher vos dépenses, que
vous

vous flatter que j'augmente ce que je vous donne.

Mes dépenses! mes dépenses! s'écria Madame Munden avec vivacité! Que voulez-vous dire, Monsieur? Ce que je veux dire, répondit-il, n'auroit pas besoin d'explication, si vous aviez quelque tendresse pour moi ou le desir de mériter la mienne; mais puisque vous l'ignorez, il faut vous le dire. Je vous répète donc, que vous donnez trop au superflu; que la pension que j'ai eu la facilité de vous donner, doit être employée à faire aller ma maison; d'ailleurs mon domestique est trop nombreux: qu'avez-vous à faire d'un Laquais? Le mien peut vous servir; & s'il vous en faut un, payez-le.

Madame Munden accoutumée aux hommages, à l'admiration, aux respects de celui-même qui la traitoit si cruellement, sentit toute la dureté de ce procédé: elle en fut outrée. Je connois mes devoirs, lui dit-elle, Monsieur, & je ne m'en écarterai jamais, peut-être plus par rapport à moi que par rapport à vous; mais je suis votre femme, & non votre esclave; je connois aussi mes droits, & je serois méprisable, si je pouvois y renoncer. Madame Munden avoit pénétré la façon de penser de son mari; & il étoit très-vrai qu'il regardoit une femme comme une première servante: la fermeté de la
sienne

sienna l'étonna & l'irrita plus encore : il parut tout ce qu'il étoit ; il pensa crever de dépit, & n'osant s'y livrer tout-à-fait, il se porta à une action qui peut-être paroîtra puerile, mais qui doit suffire pour donner une idée de son caractère.

Le Lecteur peut se rappeler que Truworth, au commencement de sa passion pour Betsy, lui avoit donné un Ecureuil : elle l'avoit conservé avec complaisance, & s'y étoit attachée : ce pauvre Animal très-innocent de cette cruelle scène, mangeoit tranquillement des noix sur le haut de sa cage, lorsque Munden, qui n'osoit s'en prendre à sa femme, s'avisa de passer sa rage sur son petit favori. Voici, lui dit-il avec un souris amer, un Domestique que nous pouvons du moins épargner. Il prit le malheureux animal, & lui écrasa la tête contre la cheminée ; ce fut l'ouvrage d'un moment. Madame Munden ne put ni prévoir, ni parer l'accident ; mais la brutalité de son mari lui causa un accès de colère qui l'emporta. Misérable, s'écria-t-elle, vous n'aviez pas besoin de cet acte de cruauté : pour me faire connoître à qui je me suis liée : & je n'avois pas besoin de cet emportement, lui dit-il, pour me faire voir que je n'ai épousé qu'une vraie furie. Madame Munden sentit ses larmes prêtes à couler ; & ne voulant pas qu'il fût témoin de sa foiblesse,

blesse, se retira dans sa chambre, en lui disant, qu'elle ne vouloit plus partager, ni son lit, ni sa table.

CHAPITRE VII.

Suite de la mort lamentable de l'Écureuil bien-aimé.

Munden ne pouvoit mortifier plus cruellement sa femme: la mort du pauvre petit animal avoit en soi quelque chose de barbare; mais elle ne s'appercevoit pas elle-même de la vraie raison qui lui rendoit cette perte si sensible. Ce qu'il y a de sûr cependant, c'est que si l'Écureuil fût venu du Marché, elle ne l'auroit pas tant regretté. Elle tint à son mari la parole qu'elle lui avoit donnée, & se fit préparer une chambre. Estes-vous bien contente de vous, Madame, lui dit-il le lendemain, & trouvez-vous que cet air d'indépendance vous convienne? Lorsqu'un mari, lui répondit-elle, ignore les égards qu'il doit à sa femme, ou les oublie; la femme, si elle est sensible, doit oublier de même ceux qu'elle doit à son mari. Ils n'en dirent pas davantage, & Madame Munden se rendit chez Ladi Trusty qu'elle brûloit de voir.

Cette

Cette digne amie fut très affligée du récit qu'elle lui fit: elle trouvoit le procédé de Munden si extraordinaire, qu'elle avoit peine à se le persuader: mais elle se garda bien de témoigner ce qu'elle pensoit: au contraire, cherchant à adoucir son amie: je conviens, lui dit-elle, que votre mari a des torts; mais votre ressentiment vous a menée trop loin: la démarche que vous avez faite l'autorise à se plaindre avec raison, & peut faire penser au Public, que vous n'avez pas pour lui, cette tendresse que tout honnête femme doit à son mari. Ne croyez pas cependant que je veuille vous engager à faire des bassesses auprès du vôtre; il en abuseroit peut-être; mais cette séparation si elle duroit, seroit scandaleuse: il est des moyens de vous raccommoder; il faut les chercher.

Ah! Madame, répondit vivement Madame Munden, je ne pourrai jamais surmonter mon éloignement pour un homme qui, après les protestations les plus tendres, m'a traitée avec tant d'indignité: non, Madame, ajouta-t-elle avec plus de chaleur encore, j'abhorre la fausseté; & le jour & la nuit ne sont pas plus opposés que nos caractères.

Vous ne devez ni le penser, ni le dire, lui répondit Lady Trusty; vos griefs ne sont point assez forts pour autoriser une séparation: d'ailleurs faites attention au triste rôle que

que joue une femme séparée de son mari. Il faut absolument vous réconcilier; & comme aucun de vous deux peut-être n'y voudroit travailler, c'est l'affaire de vos amis. Madame Munden reconnut avec beaucoup de peine cette nécessité; mais enfin elle la reconnut, & il ne fut plus question que de sçavoir comment il falloit se conduire. Il faut que vos freres ignorent cette brouillerie, dit Ladi Trusty; ils sont tous deux violens: ce mariage est leur ouvrage: je craindrois les suites des reproches qu'ils pourroient faire à votre mari; mais le Chevalier Ralph est un homme prudent: son âge & sa qualité de votre Tuteur lui donnent des droits: il faut qu'il prie Munden de venir ici. L'amitié qu'il me connoît pour vous, m'autorisera à me joindre à leur conversation, & j'espère que nous réussirons à vous faire vivre ensemble du moins civilement.

Madame Munden ne répondit que par des remercimens, quoiqu'au fond de son cœur, elle eût bien voulu être séparée d'un homme qu'elle étoit bien convaincue n'avoir pour elle ni amour ni amitié; mais elle n'avoit rien à opposer aux raisons de son amie. Pendant leur entretien, M. Edouard Goodman envoya prier le Chevalier Ralph & sa femme à une fête qu'il donnoit à une occasion

IV. Partie.

C

que

que le Lecteur ignore, & dont il convient de l'informer.

CHAPITRE VIII.

Fin des Aventures de Ladi Mellasin & de Flora.

Ladi Mellasin avoit été quelque tems soutenue par les conseils & les friponneries de ses Agens: les détours d'une indigne chicane avoient éludé les efforts de l'honnête Avocat de M. Goodman; mais enfin toutes les ressources de ces malheureux épuisées, lorsqu'ils virent arriver l'instant fatal où le jour devoit éclairer ce mystere d'iniquité; ils n'eurent pas le courage d'attendre le châtement que méritoit leur crime, & poussèrent la perfidie jusqu'à laisser ignorer à Ladi Mellasin le péril qui le menaçoit. Elle étoit venue dans la Chambre de l'Audience pour être témoin du triomphe quelle attendoit, (car elle ne doutoit pas du succès,) mais elle apprit que la trame étoit découverte, & que tous ses complices l'avoient abandonnée aux peines que les Loix imposent aux Faussaires. Rien ne peut exprimer l'horreur de sa situation à cette funeste nouvelle, elle eut à peine le temps de s'échapper, avant qu'on l'arrêtât: toute troublée, elle courut les rues, sans oser rentrer dans sa

sa maison, sans sçavoir même où elle alloit: enfin elle arriva à une porte du Parc de S. James, elle y entra & envoya dire à Flora & à Prinks de venir la joindre sur le champ. Prinks obéit, mais Flora s'en excusa: elle s'habilloit pour une affaire qui l'intéressoit plus que tout ce qui regardoit sa mere.

Pour reprendre l'histoire de Flora où nous l'avons laissée, nous dirons qu'après que Truworth l'eut quittée, comme on doit s'en souvenir, elle se trouva dans l'état le plus violent. La Maîtresse de la Maison vint elle-même à son secours; & comme elle tâchoit de la faire revenir d'un long évanouissement, un jeune Gentil-homme très-familier dans la maison arriva.

Flora joignoit à de la beauté, un air attendrissant, & si son cœur avoit répondu à sa figure, elle auroit mérité: l'attachement le plus solide. *Une femme est plus belle, alors qu'elle est en larmes*, dit le Poëte, & Flora avoit cet avantage. Le jeune homme fut attendri: il se joignit avec empressement à la secourable hôtesse, & s'appergut avec plaisir que ses soins étoient bien reçus. Lorsque Flora fut un peu revenue, elle le remercia dans les termes les plus obligeans, & voulut se retirer; mais le Cavalier toujours plus empressé s'obstina à l'accompagner: vous n'êtes pas assez bien remise, lui dit-il, vous

pourriez vous trouver mal encore, & absolument je ne vous quitterai point, que vous ne soyez chez vous.

Flora y consentit, comme on n'en doute pas, il passa une demie heure avec elle, & ne s'en sépara qu'après avoir obtenu la permission de venir le lendemain s'informer de sa santé.

Flora en sçavoit trop long pour ne pas démêler qu'il entroit dans ces empressemens plus que de la politesse. Elle examina son conducteur, il lui parut bien fait, & quoi-qu'elle eût aimé Truworth à la fureur, l'idée qu'il étoit perdu pour elle, ne pouvoit que lui faire naître un desir violent de le remplacer.

Ce nouvel Amant avoit sçu que l'état dans lequel il avoit vû Flora étoit l'effet d'un faïffissement amoureux : il prit cette occasion de témoigner son horreur pour l'injustice & l'ingratitude. Il n'y a que trop d'hommes, lui dit-il, qui se font une gloire barbare de tyranniser les femmes qui les aiment; mais quelque féroce qu'on soit, peut-on être assez ennemi de soi-même, pour renoncer au bonheur inexprimable qu'on doit trouver dans vos bras.

Voilà comme parloit le monstre qui m'a trompée, répondoit à cela Flora; mais comme ma jeunesse, la simplicité, la foiblesse
de

de mon cœur, m'ont entraînée dans le précipice, à l'avenir je serai sur mes gardes pour n'y plus retomber. Tout en étalant ces beaux sentimens, elle regardoit sa nouvelle conquête avec des yeux très-tendres, & qui annonçoient une victoire prochaine; il s'en apperçut, voulut en profiter & trouva la résistance, à laquelle le caractère de Flora doit avoir préparé le Lecteur.

Cependant ce nouvel Amant lui témoigna plus d'égards, plus de tendresse qu'elle n'en devoit espérer; il étoit complaisant, noble, & l'accabloit de présens; mais naturellement volage, il se dégoûta bientôt de sa trop facile maîtresse, pour laquelle on juge bien qu'il n'avoit pas une estime bien profonde. Flora s'en apperçut; les plaintes & les reproches lui avoient trop mal réussi pour y avoir recours: au contraire elle sentit que pour ne pas perdre tout-à-fait son Amant, il falloit ne le pas gêner; elle n'étoit pas délicate, & par cette conduite elle reçut des preuves de sa générosité, long-tems après qu'il eut perdu le peu de goût qu'il avoit eu pour elle.

Informée qu'il avoit fait une partie de campagne, elle avoit désiré de l'y suivre, il l'avoit refusée; mais voulant lui dire adieu, elle partoit pour aller chez lui, lorsqu'elle reçut l'ordre de Ladi Mellasin, & c'étoit-là l'importante affaire qui l'empêcha d'y obéir.

Flora avoit été mal-reçue & rentroit chez elle d'assez mauvaise humeur ; ce fut bien pis, lorsqu'elle eût lû une Lettre que Prinks, qui pendant son absence, étoit venue chercher les habits de sa maîtresse, lui avoit laissée ; cette Lettre lui apprenoit que Ladi Mellasin au désespoir, étoit réfugiée dans une petite maison écartée, qu'elle avoit changé de nom, & qu'elle l'y attendoit. Presqu'aussi troublée que sa mère, Flora n'eut d'autre parti à prendre que celui de l'aller joindre.

CHAPITRE IX.

Continuation du précédent.

Cette coupable & malheureuse famille chercha long-tems envain, les moyens de se tirer de son affreuse situation : enfin l'impérieuse Mellasin fut réduite à l'humiliante ressource d'implorer la clémence de l'homme, qui la méprisoit le plus, & qu'elle avoit le plus cruellement offensé ; elle écrivit au neveu de son mari la Lettre qu'on va voir.

„Monsieur.... Les apparences sont si fort
 „contre moi que j'ose à peine me dire inno-
 „cente : le Ciel me jugera, mais je ne puis
 „me refuser la consolation de vous donner
 „une légère idée de l'imposture qu'on m'a
 „faite

„faite, & dont on a voulu vous rendre la
„victime en abusant de mon nom.

„Le Testament qui a fait le sujet de notre
„longue contestation, me fut apporté la
„veille de la mort de mon mari par un homme
„qui me dit en être le dépositaire, &
„avoir ordre de me le remettre: les témoins
„qui l'avoient signé, me le confirmèrent, &
„ajoutèrent que M. Goodmann étoit si convaincu
„de mon innocence, qu'au moment de sa mort, il songeoit à m'envoyer chercher,
„pour se réconcilier avec moi à la face
„du Public; de sorte que si ce Testament est
„faux, je n'en suis pas coupable. Quoi-
„qu'il en soit, Monsieur, je vous demande
„sincèrement pardon des inquiétudes & des
„tourmens que tout cela vous a causé; c'est
„la seule réparation que je puisse offrir au
„Ciel pour des fautes bien plus grandes;
„je n'en suis pas moins touchée d'être privée
„par-là de tous mes droits; je le suis bien
„plus encore d'avoir perdu l'amitié de mon
„mari & celle que j'aurois dû attendre de
„vous. Cependant, Monsieur, quelque coupable
„que je puisse vous paroître, quelques
„grandes que soient mes fautes, je me
„flatte que, lorsque vous réfléchirez que je
„suis la veuve de votre oncle, de cet oncle
„dont la mémoire vous est si chère, vous ne
„voudrez pas me réduire à l'infamie de ne

„substiter que par les aumônes de la Pa-
 „roisse. Je suis bien éloignée de songer à
 „vous imposer des loix; non, Monsieur, je
 „sçais que je n'ai rien à prétendre, & je
 „n'attends rien que de votre générosité & de
 „votre compassion; c'est d'elle seule que
 „j'espère ma subsistance: je dois oublier cet
 „état dans lequel j'ai vécu jusqu'à présent, &
 „vous supplier seulement de faire attention
 „à l'horrible situation & à l'humble priere
 „de la plus malheureuse de toutes les fem-
 „mes. LADI MELLASIN.

„P. S. ma fille, la triste compagne de mes
 „malheurs, aura l'honneur de vous remettre
 „ma Lettre, je me flatte qu'elle me rappor-
 „tera une Réponse favorable. „

Ladi Mellasin eseroit plus de l'adresse, de
 la figure, de la politesse de Flora, qu'elle
 n'auroit pû faire de l'extérieur sec & rebutant
 de Prinks: peut-être ses esperances alloient-
 elles plus loin encore: elle sçavoit que quel-
 quefois, à la vûe d'un objet aimable, l'amour
 le plus tendre succede au ressentiment, le
 plus vif.

Flora, elle-même, accepta la commission
 avec plaisir; sa situation ne lui permettoit
 pas de se parer; mais elle chercha du moins,
 le déshabillé le plus séduisant, & trouva M.
 Goodman qui, sans la connoître, lui deman-
 da avec beaucoup de douceur & de politesse,
 ce

ce qui lui procuroit une visite si agréable. Cette Lettre, Monsieur, lui dit-elle, en poussant un profond soupir, vous instruira du sujet qui m'amène. Il l'ouvrit avec empressement; & Flora qui l'examinait avec attention, tandis qu'il lisoit, ne tarda pas à s'appercevoir de l'impression défavorable qu'elle faisoit sur lui. Après quelques momens de réflexion; je m'attendois si peu, lui dit-il, à entendre parler de cette affaire, que je ne sçais trop ce que je dois répondre: Ladi Mellasin n'a qu'à envoyer dans trois ou quatre jours, elle sçaura mes intentions. Ces paroles, plus encore le ton dont elles furent prononcées, furent un coup de foudre pour Flora. L'accueil que M. Goodman lui avoit fait, avoit augmenté ses espérances; mais elle ne vit que trop qu'elle n'avoit rien à attendre pour elle-même, & frémit pour le succès de la demande de sa mere.

Elle se retira, & Goodman la laissa sortir sans lui faire la plus légère politesse, quelque jolie qu'elle fût: il la connoissoit trop pour être tenté, & d'ailleurs elle étoit fille de Ladi Mellasin.

Cette femme coupable fut pénétrée du récit qui lui fit Flora: elle vit bien que Goodman ne prenoit du tems que pour consulter ses amis; & elle se rendoit trop de justice,

pour croire qu'aucun pût lui être favorable : elle ce crut perdue.

Il est affreux de tomber de la plus grande abondance dans l'extrême misère, & plus affreux encore de sentir qu'on a mérité ses malheurs; cependant Ladi Mellasin témoigna plus de courage qu'on n'en devoit attendre d'une ame de cette espece; elle n'oublia pas que dans les affaires les plus désespérées, il ne faut rien négliger.

Le troisième jour elle envoya Prinks chercher cette réponse qui devoit décider de son sort, sentant bien qu'il étoit inutile d'y renvoyer Flora.

La générosité de M. Goodman ne le laissa pas balancer long tems sur le parti qu'il devoit prendre: il répondit à Ladi Mellasin, que quoique par la noirceur de sa conduite, elle se fût privée de tous les avantages qu'elle pouvoit espérer, il ne porteroit pas son ressentiment plus loin que son oncle ne l'auroit fait. Il ne vouloit pas vous laisser dans la misère, lui disoit-il, je suivrai ses intentions, & je vous donnerai une pension de cent livres sterlings qui sera payée par quartier, à vous ou à celui que vous chargerez de la recevoir; mais à condition que vous passerez le reste de vos jours dans la retraite, & que vous vous éloignerez d'une Ville dont vos crimes vous ont si justement attiré le mépris.

J'in-

J'insiste d'autant plus, continuoit-il, sur cet éloignement, que votre sûreté l'exige; car si quelqu'un de vos complices étoit jamais arrêté, vous vous flatteriez en vain d'éviter le châtement dû à de pareils forfaits: ainsi, Madame, pour l'amour de vous-même, je vous demande de la diligence. Il finissoit par lui dire qu'il rempliroit sa parole, au moment qu'elle le feroit informer du parti qu'elle auroit pris.

Dans l'horrible situation où se trouvoit cette malheureuse, elle fut transportée de joye, la condition de quitter Londres ne l'affligea pas: elle auroit été trop humiliée d'y paroître sans son faste ordinaire; elle eût préféré la plus affreuse solitude à cette mortification.

Cependant, comme après ce qu'elle quittoit, toute l'Angleterre lui eût été insupportable, elle passa les espérances de M. Goodman. Elle avoit entendu parler de la Jamaïque comme d'un pays riche & opulent, dont les habitans n'étoient occupés que de leurs plaisirs & dont les notions moins sévères sur l'honneur & la religion, leur faisoient regarder avec assez d'indifférence le soin de la réputation, de sorte qu'en cas que sa conduite vint à être scûe, elle ne devoit pas craindre qu'on en eût moins d'estime pour elle. Ladi Mellasin prit le parti de s'y retirer; elle
en

en informa sur le champ M. Goodman, & attendu la difficulté de la faire payer par quartier dans cet éloignement, elle le pria d'y faire remettre telle somme qu'il jugeroit convenable, pour lui assurer la rente qu'il avoit la bonté de lui faire. Goodman y consentit; il fut convenu qu'il lui remettroit en partant deux cens livres sterlings pour s'acheter les choses nécessaires, & que le Capitaine de Vaisseau chargé de la conduire, lui en remettrait à elle-même huit cens en arrivant à la Jamaïque. Flora n'apprit qu'avec désespoir la révolution de sa mere: d'abord elle refusa de la suivre: elle aimoit autant mourir, disoit-elle, qu'abandonner sa patrie; mais sans réputation, sans amis, sans argent, qu'étoit-elle fait à Londres? Elle céda à la nécessité, parce qu'elle ne pouvoit faire autrement; Prinks prit aussi le même parti, & elles s'embarquerent ensemble sur un vaisseau prêt à faire voile. Tous les amis de M. Goodman le remercièrent d'avoir délivré l'Angleterre de ces trois monstres, & s'étoit à cette occasion qu'il leur donnoit la fête dont nous avons parlé.

CHAPITRE X.

Qui nous ramene à Monsieur Munden.

Outre le Chevalier Ralph, Ladi Trusty,
les deux Tarlefs & Madame Munden,
Good-

Goodman avoit prié plusieurs de ses amis; Munden l'avoit été; mais il s'étoit excusé sur un engagement, & si naturellement, que personne ne soupçonnoit son motif, excepté ceux qui le sçavoient. Ladi Trusty en fut très-fâchée. Il est temps, dit-elle à son amie que ceci, finisse: je veux que le Chevalier Ralph envoie chercher demain votre mari, & nous lui parlerons. Vous êtes trop bonne, Madame, lui répondit Madame Munden; je fais vœu de vous obéir; je souffrirai tout puisqu'il le faut; mais j'ose peu espérer de vos soins.

Dès le Lendemain le Chevalier Ralph écrivit à Munden, & le pria de prendre la peine de venir chez lui, pour des raisons qu'il approuveroit, & qui ne lui permettoient pas de l'aller trouver.

Munden reçut cette Lettre en sortant de son lit: elle le mit de mauvaise humeur; il sçavoit très-bien ce qu'on avoit à lui dire, & ces discussions lui déplaisoient beaucoup.

Il hésita quelque tems, mais il n'osa refuser: d'ailleurs il étoit très-poli pour tout ce qui n'étoit pas son domestique; c'étoit ce qui avoit trompé la pauvre Betsy; ainsi, malgré ses répugnances, il fit dire au Chevalier Ralph, qu'il se rendroit chez lui, dès qu'il seroit habillé.

Le

Le vieux Baronet connoissoit le monde ; & quoique la vérité & la franchise fissent le fond de son caractère, il sçavoit, que pour faire convenir les hommes de leurs torts, il falloit gagner leur confiance, & paroître d'abord ne les pas blâmer.

Je ne sçauois vous exprimer, dit-il à Munden, en le voyant entrer, combien vous fûtes regretté hier chez M. Goodman, surtout par Messieurs Tatless qui vous estiment & vous aiment on ne peut pas plus tendrement ; mais je fus bien plus touché, lorsqu'en rentrant au logis, ma femme m'instruisit du vrai motif de votre absence. Elle me conta qu'ayant surpris l'autre jour Madame Munden toute en larmes, elle l'avoit forcée de lui en dire la cause, que je ne veux pas vous répéter, mais que vous devinez sans doute.

Munden, quelque préparé qu'il fût à cette attaque, ne laissa pas d'être embarrassé ; mais se remettant assez promptement, je vois bien lui dit-il, Monsieur, que ma femme s'est plainte de moi à Miladi, & l'aura sans doute prévenue ; c'est toujours l'avantage des accusateurs. Point du tout, lui répondit le Chevalier Ralph ; je vous assure que ma femme est aussi fâchée de cette tracasserie, par rapport à vous, que par rapport à son amie. Dans ce moment, soit par hasard ou par dessein, Ladi Trusty passa devant la Chambre
de

de son mari. Entrez, Madame, lui dit-il, & venez vous justifier de la prévention dont on vous soupçonne. Si c'est à l'occasion de Madame Munden, comme je m'en doute, dit Ladi Trusty, la chose me sera facile: je l'aime tendrement, il est vrai; mais je n'en dirai pas moins, quoique devant son mari, que dans toutes les disputes de cette espee, les torts sont presque toujours réciproques: si l'un des deux a le premier, il est rare que l'autre finisse sans en avoir aussi.

Vous êtes la bonté & la justice même, Madame, dit respectueusement Munden, & ce que vous venez de dire prouve un esprit d'équité qu'on ne sauroit assez louer. Vous venez de peindre notre situation; il est certain que ma femme & moi avons tous deux tort: peut-être ai-je d'abord été trop vif; mais ma femme a poussé son ressentiment trop loin: je rends justice avec plaisir au mérite de ma chere Betty; mais je ne puis me dissimuler qu'elle a souvent trop de vivacité & même de hauteur. Ladi Trusty, pour le bien de la paix, ne voulut pas défendre son amie avec trop de chaleur, puisque Munden convenoit de si bonne foi, de ses torts, & elle ménagea si bien son esprit, qu'elle le fit consentir à augmenter ce qu'il lui donnoit; ce ne fut pas sans répugnance; mais il la dissimula, & se prêta de bonne grace à la ré-

con-

conciliation. Je n'exigerai de ma femme, dit-il, d'autre démarche que celle dont je lui donnerai l'exemple, & je ne desirerai rien avec tant d'ardeur, qu'un pardon réciproque. Sur cela, Ladi Trusty envoya prier Madame Munden de venir, & fut au-devant d'elle, pour la prévenir; mais la voyant recevoir froidement la nouvelle qu'elle lui apprit, elle usa de l'autorité que son rang, son âge & surtout son amitié pour elle lui donnoient. Eh quoi! Madame, lui dit-elle, voulez-vous que cette séparation soit éternelle? Elle n'a déjà que trop duré: vos domestiques en sont instruits; votre histoire courra bientôt: & vous ferez la fable de la Ville; car ne vous flattez pas d'échapper à la censure? Non, Madame, soyez sûre au contraire qu'on vous donnera des torts, si vous n'en avez pas. Madame Munden, qui regardoit Ladi Trusty comme une seconde mère, & qui d'ailleurs sentoît qu'elle avoit raison, n'eut rien à lui opposer. Eh bien! Madame, lui dit-elle avec un profond soupir, que faut-il que je fasse? Ladi Trusty touchée de son abattement, employa le peu de temps qu'elle avoit à la consoler; après quoi elle la conduisit dans la Chambre où Munden étoit avec le Chevalier Ralph.

Soyez la bien-venue, ma chere Pupille, lui dit le Chevalier en la prenant par la main,
& la

& la conduisant vers Munden : j'ai déjà eu l'honneur de vous donner à ce Gentilhomme, je vous donne à lui une seconde fois, j'espère que vous en aurez l'un & l'autre une joye égale. Oui assurément, de ma part, s'écria Munden en courant à sa femme qui s'avançoit lentement, & si ma chere Berly veut oublier ce qui s'est passé, elle n'aura plus de reproches à me faire; la douleur que j'en ai eüe sera mon garant.

Ce tendre retour, l'expression qu'il y donna, furent si fort au de-là des espérances de Madame Munden, qu'elle en fut touchée, elle oublia tout. Et croyez-vous, lui répondit-elle avec le son de voix le plus touchant, que je n'aye pas éprouvé les mêmes chagrins? Mais n'y pensons plus, je vous en prie. Ils s'embrassèrent avec une joye qui parut réciproque: celle du Chevalier Ralph & de Ladi Trusty fut aussi visible & plus vraie: ils retinrent Munden & sa femme à dîner, les menerent ensuite se promener dans les Jardins de Kinginton & les reconduisirent chez eux, où ils les laisserent en apparence également satisfaits.

EXX59



CHAPITRE XI.

Suites de la réconciliation.

Quoique les sentimens de Munden ne fussent pas tout-à-fait tels qu'il les avoit exprimés, il vécut cependant quelque tems assez cordialement avec sa femme. Pour Madame Munden, elle n'avoit pas, à remplir ses devoirs, ce plaisir vif qu'on ressent quand on aime; mais il n'étoit pas possible de s'en appercevoir. Pendant ce calme elle perdit ses amis les plus chers; le jeune Tatless fut obligé de joindre son Régiment dans le Comté d'York; & le Chevalier Ralph ayant fini ses affaires, retourna dans ses Terres avec Lady Trusty.

Ainsi Madame Munden se trouva tout d'un coup privée des deux seules personnes à qui elle pouvoit ouvrir son cœur, & dont elle pût recevoir les conseils; elle avoit bien encore son frere aîné; mais entierement livré à ses plaisirs, elle le voyoit rarement, & toujours avec cette contrainte qui est le poison de la confiance. Il est vrai que cette privation lui étoit moins sensible alors qu'en tout autre temps: Munden vivoit assez bien avec elle; elle le voyoit peu; mais elle ne l'aimoit pas assez pour s'en plaindre, & n'exigeoit de lui que de bons procédés: leurs sociétés n'é-

toient pas les mêmes; peut-être cela contribuoit-il à la paix du ménage. Quoique sa conduite fût, au fond, très-innocente, Madame Munden aimoit encore la dissipation: heureusement leur indifférence réciproque les garantissoit tous deux de la jalousie: ce n'est pas là le bonheur qu'un mariage heureux procure; mais cette conduite seule pouvoit leur rendre la leur supportable.

Ladi Mellafin & Flora avoient accoutumé Berfy à courir les Marchands, lorsqu'elles n'avoient rien de mieux à faire: suivant cette vieille habitude, elle fut un jour dans la plus fameuse boutique de Londres, précisément pour tuer le tems, sans dessein de rien acheter. Elle visitoit tout & ne trouvoit rien à son gré, lorsqu'elle entendit une fort belle voix de femme, qui chantoit un air Italien qu'elle accompagnoit du Clavecin. Qui est-ce qui chante? dit Madame Munden avec surprise! Voilà la plus belle voix que j'aye entendue de ma vie. C'est une de mes Pratiques, répondit le Marchand, elle vient quelquefois chez ma femme: Madame voudroit-elle la voir? Très-volontiers, répondit Madame Munden. L'obligeant Marchand l'ayant priée d'entrer, elle vit une parfaitement belle femme, qu'à son accent elle reconnut bientôt pour étrangère. Quelque vaine que la nature eût formée Madame Munden, elle

ne l'avoit pas rendu injuste : elle reconnoissoit de bonne foi & même avec plaisir, les talens & les perfections des autres : elle fit un compliment très-honnête à la Dame qu'elle avoit entendue, & l'air noble & aisé avec lequel l'Etranger y répondit, la confirma dans l'idée que c'étoit une femme de condition : elle lui fit mille politesses, & ne se retira qu'après lui avoir témoigné le desir qu'elle avoit de faire connoissance avec elle, avance que l'Etrangere reçut poliment, mais avec une reserve qui étonna Madame Munden.

Un de ses foibles étoit la curiosité ; elle revint chez elle, avec un grand desir de sçavoir qui étoit cette Etrangere ; mais un événement plus intéressant lui fit bien-tôt perdre cet objet de vûe.

Le Grand Seigneur dont nous avons dit que Munden attendoit sa fortune, après une longue absence, étoit depuis peu de retour à Londres ; on lui avoit dit Munden marié, & que sa femme étoit jolie. Lorsque Munden fut lui faire sa cour : je vous félicite, lui dit le Duc, je sçai que vous avez une des belles femmes de Londres. Milord, répondit-il, il n'y a point de beauté réelle, elle est dans les yeux de l'amant ; mais quoiqu'il en soit, je craindrois que ma femme ne fût trop vaine, si elle sçavoit la bonne opinion que vous en avez. Je ne m'en rapporterai ni à vous,

vous, ni au bruit commun, répliqua le Duc, vous me donnerez, s'il vous plaît, la liberté d'en juger moi-même, & je veux vous aller demander à dîner. C'est une grace, dit Munden, que je fouhaitois sans oser l'espérer; daignez, Milord choisir le jour. Hé bien à demain, dit le Duc. Munden enchanté, courut chez lui raconter à sa femme le bon accueil de son Patron: voilà, lui dit-il, en lui donnant une poignée de guinées, de quoi le recevoir. N'épargnons rien pour un Hôte qui nous fait tant d'honneur, & dont vous sçavez d'ailleurs que j'attens ma fortune; tout cela étoit du goût de Madame Munden, elle aimoit le monde, le faste, la magnificence, elle fit diligemment ses apprêts, & marqua autant de goût que d'intelligence.

CHAPITRE XII.

Qui prépare à des choses plus intéressantes.

Nous n'ennuierons pas le Lecteur du récit du dîner, il fut tel qu'il devoit être; le Duc en parut enchanté, Munden ne se sentoit pas de joie, celle de Madame de Munden éclatoit dans ses yeux, & relevoit ses charmes; ce Grand Seigneur n'étoit plus jeune, mais il étoit encore d'une belle figure, il aimoit le plaisir, étoit magnifique, avoit beau-

coup d'esprit, & des façons si nobles & si engageantes, qu'il avoit toujours réussi auprès des femmes; il étoit trop bon juge pour ne pas connoître au premier coup d'œil ce que valoit Madame Munden, & trop sensible pour n'être pas touché de sa beauté; ses yeux lui disoient à chaque instant, qu'il ne desiroit qu'une occasion de lui exprimer ce qu'il sentoit.

Madame Munden entendoit bien leur langage, on ne pouvoit pas s'y tromper, & ses soupçons se changerent bien-tôt en certitude; le Duc saisit l'instant que Munden donnoit quelques ordres, il prit une de ses mains, & la baisant avec le transport le plus vif: Que vous êtes belle! s'écria-t-il, & qu'il est dangereux de vous voir; elle n'eut pas le tems de répondre, ni lui d'en dire davantage, Munden parut, & il fallut se taire.

La visite du Duc fut plus longue que les occupations d'un homme à la tête des affaires ne sembloient le permettre: il ne s'en alla qu'après avoir témoigné au mari & à la femme le regret qu'il avoit de les quitter, & les avoir assurés qu'il n'avoit jamais passé une journée plus agréable.

Munden, après son départ, se trouva de si belle humeur, qu'il prit sa femme dans ses bras, & la baisa très-tendrement, faveur rare depuis la première semaine de leurs nocces.

ees. Votre dîner a été charmant, lui dit-il, je n'aurois pas cru qu'avec aussi peu d'argent vous eussiez pu faire aussi-bien: n'avez-vous rien ajouté? Oh! pour cela non. J'ai même trois guinées de reste que voilà, dit-elle, en les jettant sur la table; Munden les prit & les mit froidement dans sa poche. Ah! cela n'est pas honnête, dit Madame Munden en plaisantant, vous auriez dû me les laisser pour la peine que j'ai eue. Ne perdez pas le fruit de votre bonne conduite, lui dit-il, je veux vous avoir obligation, & cela vaut mieux que trois guinées: ce trait qui, par lui-même, n'est rien, peint l'avarice de Munden, & justifie le peu d'estime que sa femme avoit pour lui.

Le lendemain, Madame Munden étant à la fenêtre, remarqua un homme qui passoit & repassoit sans cesse devant sa porte, cela lui parut singulier; elle l'observa, & ne doutant pas qu'il n'en voulût à quelqu'un de sa maison, elle cherchoit à le deviner, lorsqu'on vint l'avertir que le déjeuner étoit prêt: elle quitta sa fenêtre & ne pensa plus à cet homme; mais un instant après que M. Munden fut sorti, on vint lui dire qu'un inconnu demandoit à lui parler: elle le fit entrer, & reconnut, avec surprise, ce même homme qu'elle avoit remarqué. De quelle part venez-vous, lui dit-elle? Je l'ignore, Madame,

me, lui répondit-il, j'ai ordre seulement de vous remettre une Lettre, & il disparut. Il eût été plus prudent de ne pas recevoir une Lettre rendue avec ce mystère, mais la curiosité de Madame Munden l'emporta: elle l'ouvrit & y lut ce qui suit:

„MADAME,

„Il faudroit être insensible pour vous voir
 „sans vous aimer, & stupide, pour vous ai-
 „mer sans vous le dire: Je vous adore, &
 „j'ose en espérer le récompense; je n'attends
 „qu'un moment favorable pour me déclarer;
 „& malgré vos engagements, peut-être vous
 „paraîtrai-je digne de vous. Du moins, si
 „la passion la plus ardente, si le desir & le
 „pouvoir de vous être utile peuvent avoir
 „quelque mérite à vos yeux, dans peu vous
 „serez éclaircie de ce qui vous semble au-
 „jourd'hui un mystère; l'amour me four-
 „nira les moyens de me faire connoître, &
 „de vous donner des preuves de l'attache-
 „ment le plus constant & le plus tendre. Je
 „vous crois trop de discernement pour crain-
 „dre que vous les rejettiez, mais en atten-
 „dant je vous demande quelque retour pour
 „un amant qui ne vous fera pas long-tems
 „inconnu.

L'agitation de Madame Munden, à la lecture de cette Lettre, fut extrême; elle ne dou-
 ta

ta pas un moment qu'elle ne fût du Protecteur de son mari, sa conduite le lui avoit annoncé; & si sa vanité fut flattée d'une conquête si illustre, son amour propre fut offensé de sa témérité, & sa vertu plus allarmée encore du pouvoir que lui donnoit son rang: elle fut d'abord tentée de la remettre à son mari, mais la réflexion la retint: il avoit alors d'assez bons procédés pour elle, elle vouloit se les conserver, & craignoit les inquiétudes qu'une nouvelle lui donneroit; il n'a jamais été jaloux, disoit-elle, il le deviendra peut-être de tout l'univers; d'ailleurs, je puis me tromper: qui m'a dit que cette Lettre vienne de Milord? Ce que j'ai pris pour de l'amour, peut n'être qu'un effet de sa galanterie. Quoiqu'il en soit, il ne seroit pas sage d'animer Monsieur Munden contre un homme dont il attend sa fortune, & je n'ai pas besoin de mon mari pour repousser de pareilles insultes. Elle brûla la Lettre, très-déterminée, si l'auteur se faisoit connoître, à lui marquer tout le mépris qu'il méritoit.

CHAPITRE III.

Qui contient ce que tout Lecteur devine sans doute.

Il n'y avoit que trois jours que le Duc avoit dîné chez Madame Munden, lorsqu'il

D 5

écrivit

écrivit à son mari: Je dispose d'un si petit nombre de jours, lui disoit-il, que je veux du moins les passer aussi agréablement qu'il m'est possible. Dans cette vûe, je vous prie de venir demain, avec votre aimable femme, dîner avec moi. Il finissoit par dire à Munden, qu'il auroit une de ses parentes qui desiroit ardemment faire connoissance avec elle, & qu'il lui avoit promis de lui en procurer les moyens.

Munden chargea le Porteur du Billet d'assurer Milord de son obéissance, & courut à l'instant annoncer cette bonne nouvelle à sa femme. Madame Munden ne doura plus que la Lettre ne fût du Duc, & résolut de lui marquer son mépris en refusant d'aller chez lui; mais comme elle ne vouloit pas instruire son mari du motif de son refus, elle se réserva de se trouver mal au moment qu'il foudroit se rendre chez le Duc.

Si elle eût persisté dans ce sage dessein, sa conduite auroit été louable, & elle auroit épargné bien des chagrins à son mari & à elle-même, mais son heure d'être raisonnable n'étoit pas encore venue, & sa vanité lui fit trouver un prétexte pour pas ne suivre son premier plan.

Au fond, qu'est-ce que je risque, dit elle? Une femme peut aller par tout avec son mari; d'ailleurs, Milord a une de ses parentes
avec

avec lui, je ne le verrai point seul, & cet air de défiance pourroit nuire à Monsieur Munden. Ces réflexions la rassurèrent; ainsi, plus flattée qu'allarmée, elle employa, dans sa parure, tout l'art dont elle étoit capable pour s'assurer une conquête.

Elle avoit à peine fini sa toilette, que Monsieur Munden vint lui dire que Milord leur avoit envoyé un carosse, & ils partirent.

Le Duc les reçut avec des manières qui fatistirent autant l'ambition de Munden que l'amour-propre de sa femme. Il lui présenta sa parente qui l'accabla de politesses, & peu de tems après on servit; le dîner fut fort gai, & en sortant de table: mon cher Munden, lui dit le Duc, j'ai à vous parler, ces Dames me le permettront. J'ai été offensé, lui dit-il, lorsqu'ils furent seuls, & mon honneur, ainsi que ma réputation, exigent une réparation. Lisez, continua-t-il, en lui donnant une Lettre ouverte, vous verrez de quoi il s'agit, & l'extrême confiance que j'ai en votre amitié. Munden lut ce qu'on va voir:

„A MONSIEUR WILLIAM.

„Quoique l'insulte que vous m'avez faite
„méritât un autre traitement; en faveur de
„notre ancienne amitié, je veux bien oublier
„mon rang, & me contenter de la satisfac-
„tion

„tion que tout Gentilhomme est en droit
 „d'exiger de son égal; je serai demain à huit
 „heures du matin dans le Parc vert, où je ne
 „doute pas que vous ne vous trouviez; pre-
 „nez un ami, j'aurai avec moi celui qui vous
 „remettra ma Lettre, non pour les engager
 „dans notre querelle, mais seulement pour
 „être témoins du combat. Je suis, &c.

Vous voyez combien je compte sur votre
 attachement, dit le Duc, lorsque Munden eut
 fini. Vous me faites bien de l'honneur, ré-
 pondit-il, mais vous me rendez justice: je
 suis seulement affligé de voir que mon épée
 sera oisive, tandis que vous vous servirez de
 la votre. J'ai toujours regardé comme une
 chose injuste, reprit le Duc, d'exposer nos
 amis aux périls d'un combat; mais, mon
 cher Munden, je voudrois que vous portas-
 siez sur le champ ma Lettre. Vous trouve-
 rez William au Café de S'il n'y est pas,
 on vous l'y indiquera. En vous attendant,
 nous allons faire une partie d'Ombre.

Madame Munden fut assez surprise du dé-
 part de son mari; ce fut bien pis, un in-
 stant après: on préparoit la table, lorsqu'un
 domestique entra brusquement, & dit à la
 parente du Duc, que sa mere venoit de tom-
 ber en apoplexie, & elle partit sur le champ fort
 alarmée. Tout cela étoit joué: cette pré-
 tendue parente n'étoit qu'une ancienne Maî-
 tresse

treffe du Duc, qui ne subsistant que de ses bien-faits, étoit forcée de l'aider à se procurer des plaisirs qu'elle ne partageoit plus; le Duc l'avoit fait venir pour n'efaroucher ni Munden ni sa femme. Madame Munden n'eut pas le tems de faire des réflexions, mais étonnée de se trouver seule, & presque au pouvoir d'un homme dont elle connoissoit les desseins, elle eut peur, & voulant dissimuler son trouble: hé bien, Milord, dir-elle, puisque notre tiers nous manque, nous n'avons qu'à jouer au Piquet.

La fortune & l'amour ne me pardonneroient jamais, lui répondit-il, avec des yeux qui redoublèrent ses allarmes, d'avoir si mal employé un tems si précieux, & je ne laisserai point échapper l'heureux moment de vous dire que je vous adore. Il saisit une de ses mains, & malgré les efforts de Madame Munden, il la baisa avec l'ardetur la plus violente. Vous m'étonnez, Milord! lui dit-elle en le repoussant; oubliez-vous que je suis la femme de votre ami? Mon amitié pour le mari, lui répondit-il, ne me rend point insensible aux charmes de la femme, un tendre retour de votre part n'alterera pas notre union; au contraire, elle en resserrera les nœuds, je l'en aimerai bien mieux, & n'aurai que plus d'ardeur à le servir. En faisant mon bonheur, vous fixez le sien, & vous assurez sa fortune.

Ce

Ce discours, & le départ subit de Munden, donnerent à sa femme des soupçons défavantageux sur son compte, elle voulut s'en éclaircir. Je me flatte, Mylord, lui dit-elle, que vous ne croyez pas Monsieur Munden assez lâche pour aller à la fortune par d'aussi honteux moyens. Il ne seroit pas le millième, lui répondit le Duc, & bien des gens qui le valent à tous égards, n'ont dû la leur qu'à de pareilles complaisances, mais je n'exige pas ce sacrifice de lui, il n'est pas nécessaire. Je lui ai donné une commission dont il ne soupçonne pas le motif, & j'avois prié la femme que vous avez vûe, pour lui épargner l'inquiétude de vous laisser seule; j'aurai toujours les mêmes précautions, & mon bonheur fera un secret impénétrable, & à votre mari, & au monde entier. Venez donc, continua-t-il, en tâchant de la prendre dans ses bras, les momens sont chers; point de scrupule, & soyez sûre que vous disposerez toujours de mon cœur, de ma fortune, de tout ce que j'ai au monde.

Le trouble de Madame Munden l'avoit rendue muette, mais la conclusion du discours du Duc, ses entreprises, la réveillèrent, & s'éloignant avec promptitude: arrêtez, Milord, lui dit-elle, je méprise vos offres, & je n'ai rien à répondre à toutes vos honteuses. Le ton de Madame Munden en fit

fit changer au Duc; il s'approcha d'elle avec un air plus soumis. J'adore jusqu'à votre courroux, lui dit-il, vous ne voulez rien accorder qu'à l'amour, j'en serai plus heureux. Hé bien! je vous offre le cœur le plus tendre, recevez-le, ayez pitié du désespoir où vous me réduisez, & croyant appercevoir moins de fierté dans ses yeux, il se mit à ses genoux, il saisit ses mains, il les couvrit de ses baisers, il les arrosa de ses larmes. Six mois plutôt, Madame Munden n'auroit vu que la gloire d'une aussi brillante conquête, mais dans ce moment elle ne fut occupée que de son danger, plus alarmée qu'elle ne vouloit le paroître, les yeux sans cesse vers la porte, elle sembloit appeller son mari, son retour étoit son unique espérance, mais le Duc qui le craignoit autant qu'elle le desiroit (& jamais elle ne l'avoit désiré avec tant d'ardeur) voulut profiter du moment, & se flattant qu'avec un peu de violence il en viendrait à bout, il l'embrassa de force, & tâcha de la porter dans une autre Chambre. Madame Munden résista avec fureur, & soutenant ses efforts par ses cris, elle l'étonna. Que prétendez-vous donc, Madame, lui dit-il, en la laissant aller? Voulez-vous nous exposer à l'indiscrétion de mes gens? Jé m'exposerais à tout, lui dit-elle, plutôt qu'à l'infamie. Quel nom donnez-vous à la passion

la plus tendre, lui dit le Duc? Je vous aime plus que ma vie; & qu'est-ce que la vie sans votre amour? Il la reprit dans ses bras; & les cris redoublés de Madame Munden n'attirant personne, elle étoit perdue, si le hazard ne lui eût offert le cordon d'une sonnette que jusques-là elle n'avoit point aperçue. Elle le saisit, & sonna avec violence. A cette action, le Duc la lâcha une seconde fois avec dédain, & un domestique ayant paru: Je crois mon Laquais dans l'anti-chambre, lui dit-elle, dites-lui de m'appeler des Porteurs tout à l'heure. Le Duc qui n'étoit point fait à ces façons-là, fut si étonné, qu'il n'eut pas la force de prononcer un mot. Madame Munden craignant une nouvelle attaque, suivit le domestique, & se tournant vers Milord; vous m'avez traitée, lui dit-elle d'une façon indigne de vous & de moi; je vous laisse à vos remords. Elle n'attendit pas sa réponse, & se hâta de gagner la cour, où ayant trouvé des Porteurs, elle revint chez elle, l'esprit dans un désordre égal à celui de sa parure.

CHAPITRE XIV.

Suites de cette extraordinaire Avanture plus extraordinaires que l'Avanture même.

Munden avoit couru toute la Ville, & parcouru tous les Caffés de Londres sans pou-

pouvoir joindre l'homme qu'il cherchoit : enfin il le trouva , & lui ayant remis la Lettre ; c'est un mal-entendu, lui répondit l'Ennemi prétendu du Duc : j'irai de main chez lui, & s'il n'est pas content de l'éclaircissement que j'ai à lui donner , malgré le regret que j'aurai à tirer l'épée contre un homme que j'estime & que je respecte autant, je lui obéirai. Il arrêta Munden sous différens prétextes, & ne le laissa aller qu'après les avoir tous épuisés.

Le Duc cependant étoit demeuré confondu. La beauté de Madame Munden l'avoit frappé ; sa gayeté, son enjouement lui avoient donné d'elle une idée peu avantageuse : le bien qu'il pouvoit lui faire ne l'avoit pas laissé douter d'un heureux succès, & la façon dont il avoit été refusé le piquoit plus que le refus même ; d'ailleurs, il ne doutoit pas que Madame Munden n'informât son mari de ce qui s'étoit passé, & sa fierté étoit humiliée, d'avoir donné prise à un homme si fort au-dessous de lui. Il étoit dans cette agitation ; lorsque le pauvre Munden revint plein de joye du succès de sa commission, mais elle fut bien modérée par l'accueil que lui fit son Protecteur ; à peine le regarda-t-il. Je ne croyois pas vous trouver seul, Milord, lui dit Munden. Je ne le croyois pas non plus, répondit le Duc, mais un événement funeste a obligé ma cousine à s'en aller, & votre

IV. Partie. E femme

femme ne m'a pas trouvé assez bonne compagnie pour elle. Ce ton méprisant consterna Munden. J'espère, Milord, lui dit-il, que Madame Munden ne s'est pas assez oubliée pour manquer au respect qu'elle vous doit. Les jolies femmes ont leurs caprices, répondit le Duc, mais n'en parlons plus. Alors Munden lui fit le récit que nous avons vu, qui fut écouté sans attention; & comme il finit par lui dire qu'il viendrait le lendemain recevoir ses ordres; n'en prenez pas la peine, lui dit le Duc d'un air chagrin; si j'ai besoin de vous, je vous le ferai dire. Munden s'apercevant qu'il importunait, se retira, très-inquiet du changement de son Patron, & très-empressé d'en sçavoir la cause.

Il arriva chez lui d'assez mauvaise humeur, & trouva sa femme peu disposée à la dissiper. Elle rêvait profondément; & quand d'un ton d'autorité il lui demanda pourquoi elle avait si brusquement quitté le Duc; il m'y a forcée, lui dit-elle, par ses indignes procédés, & je vous estime trop pour craindre votre déshonneur. Que voulez-vous dire, dit Munden? Milord est trop de mes amis pour avoir voulu vous offenser. De vos amis, lui dit-elle; comptez moins sur ce lâche Patron. Elle voulut alors lui rendre les premiers discours du Duc, mais il l'interrompit. Vous vous êtes trompée; lui dit-il avec un
fouris

fouris amer, il est impossible que Milord ait eu le dessein que vous lui prêtez; votre vanité vous a séduit, & vous a fait prendre pour un projet criminel, ce qui n'étoit qu'une simple galanterie; & je crains bien, ajouta-t-il avec vivacité, que vos idées absurdes ne me fassent perdre le meilleur de mes amis. Quelle galanterie, bon Dieu! garantissez-m'en pour jamais, s'écria Madame Munden, mais sçachez, Monsieur, que sans ces idées que vous nommez absurdes, le meilleur de vos amis nous déshonorerait tous deux. Comment donc, interrompit encore Munden d'un ton de colere? Sûrement il ne s'est pas porté à des entreprises. . . . Madame Munden le voyant plus disposé à l'entendre, n'hésita pas à lui rendre le compte le plus exact de ce qui s'étoit passé. Pendant ce récit, Munden mordait ses lèvres, & témoignait la plus violente agitation; il ne disoit pas un mot, mais il fit pitié à son aimable femme, qui le pria affectueusement de ne plus penser à un accident qui n'auroit pas de suites. . . . Oui, selon vous, lui dit-il durement, mais non pas selon moi, j'en prévois qui ont échappé à votre étourderie: la conduite de Milord ne sçauroit être justifiée, cela est vrai, mais la vôtre n'est pas plus excusable; il falloit vous souvenir que ma fortune dépend de lui, & ne pas pousser les choses à cette extrémité. Une

femme sensée sçait éviter les insultes sans en faire, mais votre maudite vanité vous est plus chere que moi, & vous m'y avez sacrifié. Il sortit brusquement, & c'est ainsi que Madame Munden fut payée du courage, qu'elle avoit montré dans une occasion, où bien des femmes auroient profité du prétexte de la violence.

Munden avoit un mauvais cœur, il en faut convenir, mais il faut avouer que sa situation étoit cruelle. Il avoit de l'ambition; il aimoit le faste; il voyoit des gens d'un rang & d'une fortune supérieure à la sienne: pour faire comme eux, il avoit besoin que la sienne augmentât, & le Duc étoit sa seule ressource.

Ce n'étoit pas l'unique objet de sa peine; il sçavoit que M. William, à qui il avoit porté la Lettre du Duc, quoique membre du Parlement, n'étoit que sa créature; il voyoit clairement que, de concert avec ce Seigneur, il s'étoit moqué de lui; cette idée l'irritoit à l'excès, & il auroit été lui demander raison de sa conduite, s'il n'avoit craint qu'un éclat de cette espee ne rendît publique une Avanture, dont le ridicule retomberoit sur lui; mais laissons-le à ses agitations, & revenons à l'innocente cause de son trouble.

L'impression que cette dernière Avanture fit sur elle est éronnante; ce n'étoit pas le premier

premier danger que Madame Munden eût couru, mais c'étoit le premier qui lui eût occasionné des réflexions aussi sérieuses; les reproches amers, les procédés durs de son mari ne lui causerent pas le plus léger ressentiment; car quoiqu'ils fussent injustes, elle se reconnoissoit coupable d'avoir été chez le Due, ayant les raisons les plus fortes de soupçonner ses desseins; elle rougit du plaisir que lui avoit fait cette conquête: à quoi pensois-je? Bon Dieu! disoit-elle, ai-je pu oublier que je suis mariée? Et puis-je m'aveugler sur les devoirs de mon état? Etant fille, ma conduite pouvoit avoir quelque excuse, mais aujourd'hui rien ne peut l'autoriser, & je ne dois recevoir les protestations de l'amour le plus tendre, que comme des témoignages du mépris qu'on a pour moi. Quelle étrange créature je suis, s'écrioit-elle! Que mon caractère est inconséquent! J'ai toujours eu le vice en horreur, & j'ai paru le chercher; j'ai prétendu à l'estime des hommes, & j'ai fait tout ce qu'il falloit pour la perdre; la nature ne m'a pas fait une sottise, & aucune de mes actions n'a annoncé le sens commun. Dans l'affaire de la vie la plus intéressante, ajoûtoit-elle avec un profond soupir, ne me suis-je pas conduite par pur caprice? J'ai refusé Truworth, parce que je ne l'aimois pas assez, & j'ai épousé Munden que je n'ai-

mois point du tout, & qui depuis, hélas! a pris bien peu de soin pour faire naître cette tendresse que j'aurois voulu sentir pour lui. Madame Munden comprit alors que cette vanité qui lui avoit été si chère, l'avoit perdue, & avoit causé tous ses malheurs; elle gémit de son égarement.

Ce changement, tout surprenant qu'il paroît, n'en fut pas moins constant, & si son penchant la rendoit quelquefois encore sensible aux louanges, elle se le reprochoit, & les recevoit avec une indifférence qui les faisoit bien-tôt cesser.

CHAPITRE XV.

Qui plaira aux Lecteurs qui s'intéressent à l'Héroïne de cette Histoire.

Madame Munden, convaincue du danger d'être trop admirée, cessa de desirer de l'être, & ne s'occupa qu'à cultiver son esprit, & à mériter l'estime des gens véritablement estimables. Son mari qui n'avoit jamais fait trop d'attention à sa conduite, n'en fit pas plus à son changement, il ne songeoit qu'à regagner les bonnes grâces de son Patron.

Il prit le parti d'ignorer les entreprises du Duc, il fit sa cour avec encore plus d'affiduité, mais la froideur avec laquelle on le recevoit,

voit, lui fit bien-tôt juger qu'il n'avoit rien à en espérer.

Le Duc qui ne pouvoit douter que Munden n'eût été instruit, ne le voyoit qu'avec répugnance, parce qu'il avoit tort avec lui. Que de gens ressembloient au Duc!

Madame Munden porta la peine du mauvais traitement que son mari recevoit; il la regarda comme la cause de son malheur; il maudit son mariage, & poussa l'injustice jusqu'à haïr cette même beauté qu'il avoit si ardemment désirée. Madame Munden ne disoit, ne faisoit rien qui ne déplût. Du moins si elle eût eu quelqu'un à qui confier ses peines! Mais la légèreté de son caractère ne lui avoit pas laissé une amie; cependant son bonheur lui en renvoya une dont elle s'étoit crue tout à fait oubliée, & à laquelle elle-même ne pensoit plus.

Lady Loveit étoit revenue de la Campagne où elle avoit toujours été depuis son mariage; Madame Munden la rencontra chez un Marchand, & ne put la voir sans trouble; sa vue lui rappella quelques circonstances de sa vie, auxquelles elle n'avoit jamais pû penser avec l'indifférence qu'elle auroit désirée. Ces deux amies s'embrassèrent avec beaucoup de tendresse & se firent leur compliment réciproque sur leur changement d'état. Leurs emplettes faites, Lady Loveit voyant Mada-

me Munden sans carosse, lui offrit de la ramener, ce qu'elle accepta librement. Les deux Dames se séparèrent avec mille protestations d'amitié, & promesse de se revoir bien-tôt.

Madame Munden fut enchantée du retour de son amie, elle se flatta de trouver en elle ce qui lui manquoit, un conseil & une compagne aimable. Au fond, l'une & l'autre avoit les mêmes principes, une conduite différente avoit toujours été un obstacle à leur liaison; mais Madame Munden changée, devenue ce que Lady Loveit avoit toujours été, rien ne s'opposoit plus à la plus tendre union.

Lady Loveit reçut son amie, qui l'alla voir dès le lendemain, avec la plus aimable franchise. Madame Munden avoit résolu de ne point prononcer le nom de Truworth, mais mourant d'envie d'en apprendre des nouvelles, elle tourna si adroitement la conversation; qu'elle mit Lady Loveit dans la nécessité d'en parler. Il ne faut pas vous demander, lui dit elle, si vous aimez la Campagne, le long séjour que vous y avez fait le prouve assez: je n'ai pû faire autrement, lui répondit son amie, un accident funeste a retardé notre retour beaucoup plus que nous ne comptions. Après avoir passé quinze jours chez moi, & six semaines chez Madame Wellair, nous nous étions
tous

tous rendus chez M. Truworth. Toute la Noblesse des environs étoit venue lui témoigner la joye que caufoient son retour & son mariage; sa maison ne désemplissoit point; il fait un si bon usage de sa fortune, que tout le monde est bien aisé de la lui voir; on ne peut jouir d'une estime plus générale. Nous étions dans les plaisirs, dans les Fêtes, lorsqu'une mort cruelle & soudaine vint changer notre joye en la douleur la plus amere. Une mort, s'écria Madame Munden, avec une émotion extrême! Seroit-ce celle de Truworth? Non, répondit Lady Loveit, en répandant quelques larmes que le souvenir de ce funeste événement lui arrachoit; Truworth vit, & j'espère qu'il vivra long-tems pour le bonheur de ses amis; c'est assurément le plus digne homme qui existe: c'est sa femme qui est morte.

Sa femme! s'écria Madame Munden une seconde fois. Quoi! il est déjà veuf? Hélas! oui, répondit Lady Loveit, ils n'ont vécu que trois mois ensemble; elle fut atteinte de maux de cœur qui nous allarmerent peu, & qu'on regarda comme des indices de grossesse; mais c'étoient les avant-coureurs d'une petite vérole cruelle dont elle est morte, avant même qu'on la crût en danger. Que je les plains tous deux! dit Madame Munden: Truworth a dû être bien acca-

blé! Au point que nous avons craint pour la vie, répondit Lady Loveit. Le Chevalier Basil, quoique très-touché, fut obligé de dissimuler sa douleur pour consoler son ami: enfin, deux mois après ces tristes funérailles, nous l'avons déterminé à revenir avec nous à Londres: tout étoit prêt pour notre départ, lorsqu'un malheureux accident, qui m'est arrivé à moi-même l'a encore différé pour quelque tems: une chute que j'ai faite m'a occasionné une fausse couche, dont les suites ont été fâcheuses: j'ai été long-tems confinée dans ma chambre, & obligée d'aller aux Eaux de Bristhol, & ensuite à celles de Bath, où nous sommes restés jusqu'à l'entier rétablissement de ma santé, après lequel nous sommes revenus ici: Truworth ne nous a pas suivi dans nos courses: un des Membres du Parlement de sa Province est mort, ses amis l'ont engagé à se présenter, & nous venons d'apprendre qu'il a été élu avec un applaudissement général: voilà, dit Lady Loveit en finissant, l'histoire de notre absence pendant laquelle vous voyez que nous avons été cruellement agités. Madame Munden ne put que remercier son amie: il vint du monde, & elle se retira, avec la promesse que lui fit Lady Loveit de lui rendre bien tôt sa visite.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Qui étoit l'Etrangere que Madame Munden avoit eu tant d'envie de connoître.

On croira facilement que Madame Munden revint chez elle l'esprit très-occupé. La nouvelle qu'elle venoit d'apprendre lui faisoit naître mille idées qui se combattoient, & qu'elle ne pouvoit débrouiller: elle en étoit touchée; mais quelque comparissante qu'elle fût, elle étoit bien éloignée de sentir ces mouvemens de pitié qu'un autre que Madame Truworth lui eût fait éprouver. L'envie étoit étrangere à son cœur: cependant, depuis son mariage & celui d'Henriette, elle n'avoit pû s'empêcher d'accuser le Ciel de partialité & même d'injustice, & elle sentoît malgré elle, une joye secrète de voir Truworth libre.

Si Ladi Loveit avoit prévu le trouble qu'elle alloit porter dans le cœur de son amie, elle le lui auroit sûrement épargné; mais dans aucun tems, elle ne s'étoit doutée de sa tendresse pour Truworth. Quoique Madame Munden lui eût confié ses chagrins, elle lui avoit caché le plus sensible & sans doute le plus cruel. Ladi Loveit avoit prévu sa situation: son mari connoissoit Munden, & quand il avoit appris son mariage, il n'avoit pas

pas douté que Betfy ne fût malheureuse: ils la plaignoient & cherchoient à dissiper les ennuis: ils l'engageoient dans toutes leurs parties; ils en imaginoient pour elle & l'obligoient d'être chez eux aussi souvent qu'elle pouvoit sans offenser son tyran domestique.

Madame Munden avoit quitté toutes les sociétés; les Demoiselles Airishe, & les connoissances frivoles qu'elles lui avoient fait faire, ne lui convenoient plus; mais elle n'étoit pas faite pour la solitude, & dans cette situation Ladi Loveit, lui étoit bien nécessaire. Le commerce de cette aimable amie lui rendit sa gayté, & lui prouva en même tems que la vertu n'étoit pas incompatible avec les amusemens & les plaisirs, lorsqu'on les partageoit avec des personnes estimables. Un soir que Madame Munden avoit soupé chez Ladi Loveit, & qu'elle s'étoit retirée assez tard, son Laquais vint lui dire qu'une femme demandoit à lui parler sur le champ. Dites-lui, répondit-elle, que je ne vois personne à cette heure-ci. Il revint un moment après annoncer à sa maîtresse que cette femme ne vouloit point s'en aller sans la voir. Voyez ce que c'est, dit alors Madame Munden à sa femme de chambre, demandez-lui son nom, & ce qu'elle me veut, & si elle ne le dit pas, qu'on la mette dehors: elle cherchoit à de-

à deviner ce qu'on pouvoit lui vouloir à une heure aussi indue, lorsque sa femme de chambre revint, criant du plus loin, Oh! mon Dieu, Madame, ce que Tom appelle une femme est une très-belle dame: on ne peut s'y méprendre à son air & à ses habits; mais il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire; car elle n'a qu'une simple robe de chambre, sa coëffure est toute en désordre & ses cheveux épars. Mais qui est-elle? & que veut-elle? répondit vivement Madame Munden. Elle ne veut le dire qu'à vous, Madame, répliqua la femme de chambre; mais, je vous en prie, ayez la bonté de venir sur l'escalier, sûrement elle n'a pas de mauvaises intentions. Madame Munden hésita un moment; mais cela lui parut si singulier, qu'après avoir dit à ses gens de se tenir à portée de venir promptement à elle, elle ordonna qu'on la fit entrer. Elle parut; Madame Munden se rappella de l'avoir vûe; mais sans pouvoir se ressouvenir quand, ni où. L'Inconnue l'éclaircit bientôt, elle se jeta à ses pieds, & fondant en larmes; vous m'avez une fois offert votre amitié, Madame, lui dit-elle, je n'osai point accepter cet honneur, j'en étois trop indigne: à présent, j'implore votre compassion; je n'ai d'espérance, de sûreté, de retraite qu'en vous. A sa voix Madame Munden reconnoissant l'Etrangere qu'elle
107211
avait

avoit admirée chez la Marchande de Modes, la fit relever, & lui témoignant la surprise que lui causoit cette humiliation, elle l'assura du plaisir qu'elle trouvoit à soulager les malheureux, surtout ceux qui lui paroissoient mériter autant qu'elle. Plaise au Ciel, répondit l'Etrangere, que le récit de mes malheurs ne détruise pas cette bonne opinion; mais hélas! obligée de ne vous rien dissimuler, peut-être refuserez-vous à mon indignité des secours, que vous accorderiez sans doute à mon sexe & à mon infortune. Votre confiance m'intéresse déjà, lui répondit Madame Munden dont la curiosité augmentoit. Je vais donc, Madame, reprit l'Etrangere, en pleurant encore, vous faire un récit naïf de mes fautes: j'aurai besoin de toute votre indulgence, pour que vous excusiez les écarts de ma jeunesse & mes étourderies: vous y verrez les suites funestes d'une vanité méprisable & d'une ambition désordonnée. Ces derniers mots firent plus d'impression sur l'esprit de Madame Munden que la belle affligée ne l'imaginoit. Après avoir essuyé ses larmes, elle commença ainsi son récit.

HISTOI-

HISTOIRE

De Mademoiselle DE ROQUELAIR.

„ La peine que j'ai a m'enoncer vous ap-
„ prend que je suis Etrangere: je suis
„ née à Paris, & fille d'un Gentilhomme
„ nommé M. de Roquelair. Mon pere n'é-
„ pargna rien pour mon éducation, il culti-
„ va avec soin mes heureuses dispositions: il
„ m'aimoit plus que tous les autres enfans;
„ & sa tendresse extrême lui avoit fait conce-
„ voir de moi les plus hautes espérances;
„ mais hélas! Tout ses soins pour mon bon-
„ heur n'ont servi qu'à m'en rendre indigne.

„ A peine avois-je atteint ma quinzième
„ année, que le Duc de *** fut touché de
„ ma figure. Il me vit un jour que je me
„ promenois aux Thuilleries avec une de mes
„ compagnes. Après m'avoir long tems ob-
„ servée, il nous joignit; il me loua avec tant
„ de grace & de politesse, que j'en fus tou-
„ chée & éblouie: j'ai sçu qu'en nous quittant
„ il avoit chargé un homme à lui, de savoir
„ mon nom & ma demeure. Le lendemain
„ je retrouvai le Duc à S. Sulpice où j'avois
„ été entendre la Messe: en sortant on me
„ remit une Lettre que je reçus, je l'avoue,
„ avec un plaisir inexprimable, & que je mou-
„ rois d'impatience de lire. Elle n'étoit pleine
„ que de louanges excessives, de protestations
d'une

„ d'une tendresse éternelle ; il finissoit par me
„ demander un rendez-vous au même lieu où
„ il m'avoit vû la veille, & m'indiquoit l'heu-
„ re à laquelle nous devions y trouver moins
„ de monde.

„ J'eus la foiblesse d'y consentir. Mon
„ illustre Amant y étoit avant moi ; il m'a-
„ borda avec transport, & me témoigna une
„ tendresse extrême : il me prodigua les of-
„ fres les plus magnifiques, & pour les co-
„ lorier, il tâcha de me persuader qu'il valoit
„ bien mieux être la Maîtresse d'un homme
„ de son rang que la femme d'un simple Gen-
„ tilhomme. Je n'étois pas préparée à lui
„ répondre, & pour dire la vérité, j'avois
„ trop de plaisir à l'entendre. Mon silence
„ fut d'abord l'interprète de mon cœur, en-
„ fin ma bouche lui dit que j'étois à lui. Peut-
„ être cédaï-je plus par vanité que par ten-
„ dresse. Quoiqu'il en soit, nous convinmes
„ que je m'échapperois dans trois jours de la
„ maison de mon pere, & que je me rendrois
„ dans un lieu qu'il m'indiqua ; mais par le
„ plus grand hasard, mon pere informé
„ de notre premiere rencontre, m'avoit fait
„ observer, & la seconde lui faisant naître des
„ allarmes trop fondées, il rompit nos me-
„ sures en me tenant prisonniere. Que ne
„ fait-on pas avec de l'argent ? Le Duc gagna
„ un des gens de mon pere, & par son secours
„ je

„je sortis une nuit, pendant que tout le
„monde dormoit; un carosse m'attendoit
„au bout de la rue, & me conduisit dans un
„magnifique Hôtel, où je trouvai mon
„Amant.”

Je vécus avec lui pendant deux ans, avec
une magnificence scandaleuse, & qui cepen-
dant sembloit me mettre au-dessus de l'op-
probre de mon état; mais l'envie & la mé-
chanceté me perdirent. On m'accusa d'avoir
été infidelle au Duc; il le crut trop facile-
ment, il m'abandonna & me renvoya sans
le moindre secours.

Mon pere qui ne pensoit à moi qu'avec
horreur, n'en fut pas moins touché de ma
misere; & sollicité par mes parens, il con-
sentit à me recevoir, pourvu que je m'en-
fermassé pour toujours dans un couvent
éloigné de Paris. Ne pouvant mieux faire,
je l'acceptai, & Rouen fut choisi pour le lieu
de ma retraite. Tout étoit prêt; j'allois par-
tir, lorsque le hasard me présenta M. Tat-
tels. Vous êtes étonnée, Madame, conti-
nua Mademoiselle de Roquelair, en voyant
la surprise de Madame Munden, vous le fe-
rez encore en apprenant que je suis cette mal-
heureuse, que M. votre frere a amenée de
Paris avec lui, & pour laquelle sans doute
vous avez conçu un trop juste mépris. L'é-
tonnement de Madame Munden ne lui per-

IV. Partie.

F

mit

mit pas de répondre : elle la pria seulement de continuer, ce qu'elle fit ainsi.

M. Tatlefs n'ignoroit pas mon aventure ; mais il n'en prit pas moins de goût pour moi : il me le dit : l'aversion que j'avois pour le cloître, les attraits du monde, sa tendresse plus persuasive encore, me livrerent bientôt à ses desirs : il m'enleva, nous nous embarquâmes & nous arrivâmes à Londres, où d'abord je vécus dans sa maison ; avec la même autorité que si j'eusse été sa femme ; mais la fortune obstinée à me persécuter, a rempli son cœur d'une jalousie dont j'ai souffert longtems, & qui finit aujourd'hui par me perdre. Il commença par me séquestrer de toute société ; il ne me permit pas même les plaisirs les plus innocens, & au milieu de Londres, je vivois comme dans un desert ; mais cette nuit, cette affreuse nuit lui a semblé justifier tous ses soupçons. Le Marchand chez lequel vous m'avez rencontrée est venu chez moi m'apporter un ajustement que je lui avois demandé. M. Tatlefs est entré un moment après lui. Instruit avec qui j'étois, il est monté promptement, a enfoncé la porte, qui, je ne sçai par quel accident, s'est trouvée fermée, & a paru, l'épée à la main, jurant de nous sacrifier à son ressentiment. Le marchand, pour éviter sa fureur, a sauté par la fenêtre, & M. Tatlefs est descendu pour

pour le pourfuivre. J'ignore ce qui en eft arrivé; car, craignant pour moi-même, j'ai fui, ne ſachant où je pourrois me réfugier; ſans parens, ſans amis, ſans connoiſſances, je me ſuis trouvée ſeule au milieu des rues, expoſée à des dangers plus grands peut-être que celui que je venois d'éviter dans ce cruel inſtant, j'ai penſé à vous, Madame: votre bonté, votre nobleſſe ſont ſi reconnues, j'ai pris de vous une ſi haute idée, la ſeule fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, que j'oſe eſperer en vous. Je vous conjure de me donner un aſyle du moins pour cette nuit, juſqu'à ce que je ſache quel parti je puis prendre.

Quoique Madame Munden ſe fût bien aperçue que le récit de la Dame n'étoit pas fidèle elle ne crut pas pouvoir lui refuſer ce ſecours: elle ordonna qu'on lui dreſſât un lit, & l'ayant conduite dans ſa chambre, elle ſe retira dans la ſienne pour y rêver à cette ſingulière avanture.

CHAPITRE XVII.

Moins amusant que beaucoup d'autres.

Madame Munden attendit long-tems ſon mari, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé: elle ne pouvoit décemment

F 2

garder

garder une pareille hôtesse, sans qu'il le sçût; mais comme il ne revenoit point, elle prit le parti de se coucher. Plus elle réfléchissoit à l'histoire de cette Etrangère, moins elle en avoit bonne opinion: elle ne pouvoit se persuader que le Duc de sur un simple soupçon eût aussi honteusement chassé une fille qu'il avoit tant aimée, &, quelque violent que fût son frere, elle ne pouvoit croire qu'il se fût livré à un emportement si grand, sans quelque certitude. D'ailleurs, il n'étoit pas naturel qu'un Marchand vint lui porter un ajustement à une heure aussi indue, encore moins qu'il fût enfermé avec elle; & elle étoit fâchée que les politesses qu'elle avoit faites à cette Etrangere sans la connoître, l'exposassent à se trouver mêlée dans une affaire aussi indécente; mais elle étoit bien plus en peine de son frere: elle craignoit qu'irrité au point où Mademoiselle de Roquelair le lui avoit peint, il ne se fût porté à quelque violence. Elle ne put dormir de la nuit & envoya dès le grand matin en savoir des nouvelles. On lui répondit que Tatels se portoit bien & n'étoit pas encore levé. Cette réponse la rassura, elle monta chez Mademoiselle de Roquelair, & lui demanda à quoi elle pouvoit lui être encore utile. Je serois indigne de la vie que vous m'avez conservée, lui dit-elle en soupirant,

rant, & de la compassion que vous me témoignez, si j'en abusois, & si je vous demandois quelque chose qui pût vous commettre avec M. votre frere: mes malheurs sont sans remede; je n'espere point de réconciliation, je ne la chercherai même pas: je n'ai que trop long-tems gémi vainement de ma honteuse conduite, sans avoir eu la force de la réformer: je ne puis me tirer de mes déreglemens qu'en y mettant un obstacle invincible: je suis déterminée à aller cacher ma honte dans le fond d'un couvent; c'est une retraite sûre, trop honorable encore pour une malheureuse comme moi. Le repentir qu'elle témoigna parut si vif à Madame Munden, sa douleur lui sembla si vraie, que son ame en fut émue: elle résolut de faire l'impossible pour la servir.

La Religion de votre pays, lui dit-elle, vous offre un grand nombre de ces ayles: vous ne sauriez mieux faire que d'en choisir un; & si vous persistez dans ces heureuses dispositions, je ferai de mon mieux pour qu'elles ne soient pas inutiles. Ah! Madame, répondit, Mademoiselle de Roquelair; je ne demande au Ciel que cette grace: mes malheurs m'ont convaincue qu'il n'est point de bonheur réel sans la vertu, & que la plus sûre est la Religion: si je pouvois arriver dans les murs sacrés dont l'amour

de votre frere m'a détournée, je me trouveroïis trop heureuse.

La sensible & crédule Madame Munden toujours plus touchée, lui dit mille choses consolantes, l'obligea de rester dans son lit, & fut travailler à remplir ses desirs.

Quelque coupable, disoit-elle, que soit cette fille, mon frere ne peut, sans injustice, se dispenser de la remettre du moins dans l'état où il l'a prise. Elle alloit entrer dans un couvent, il faut qu'il lui en donne les moyens, puisqu'elle ne peut plus les esperer de son pere. Ces réflexions la conduisirent chez Tatels: il avoit passé une nuit très-agitée, & n'étoit pas encore levé: il avoit amié Mademoiselle de Roquelair avec tant de fureur, qu'il avoit été sur le point de l'épouser; mais une connoissance plus particuliere de son caractère l'avoit heureusement garanti: il avoit mieux aimé en faire son esclave qu'à sa femme; & se croyant du moins assuré de sa personne, la douleur de voir sa passion trahie, ses précautions vaines, lui avoient causé les mouvemens les plus violens.

Les inclinations de Mademoiselle de Roquelair étoient trop vicieuses, pour qu'elle pût être sensible à la reconnoissance; ce sentiment n'étoit pas fait pour elle: elle n'aimoit que le plaisir, je devrois dire le libertinage: tout lui étoit égal, & un Marchand étoit pour

pour elle un homme comme un autre : celui-ci avoit répondu à ses avances. Sous le prétexte de son état, il se croyoit à l'abri du soupçon, venoit tous les jours chez elle, & elle le gardoit jusqu'au retour de Tatless, qui ne rentroit ordinairement que très-tard ; mais une mauvaise séance l'ayant ramené chez lui plutôt qu'à l'ordinaire, & d'assez mauvaise humeur, il faisoit dans sa chambre des imprécations contre la fortune, lorsqu'il entendit la voix d'un homme qui éclatoit de rire : il sonna sur le champ ; est-ce qu'il y a quelqu'un là-haut ? dit-il à ses gens. Non Monsieur, lui répondit-on, il n'y a que le Marchand de Modes, qui est avec Mademoiselle. Un Marchand à cette heure, reprit Tatless ! Y a-t'il long-tems ? Trois ou quatre heures, dirent les domestiques ; la visite est longue, reprit Tatless : faites descendre Mademoiselle de Roquelair. Si cette imprudente créature eût pensé à s'attacher quelqu'un de la maison, elle auroit été avertie ; mais au contraire, elle s'étoit fait détester par des manières hautes & impérieuses : celui même à qui Tatless s'étoit adressé, avoit été le plus maltraité, & fut très-aise de voir son maître à la veille de découvrir ce dont il n'avoit osé l'informer : il trouva la chambre fermée, & vint, comblé de joye, le dire à son maître. Fermée ! dit Tatless avec fureur. Furieux, il monta &

enfonce la porte: il n'y avoit aucun moyen d'échapper: le marchand sauta par la fenêtre, & Mademoiselle de Roquelair voulut se cacher. Infâme, s'écria Tatlefs, ta punition fera pour la second coup: je vais commencer par ton indigne Amant; & il courut sur le champ dans la rue.

Cette malheureuse ne voulut pas attendre les effets de la fureur de Tatlefs, & saisit ce moment pour s'échapper, sans sçavoir, comme elle l'avoit dit à Madame Munden où elle pourroit se réfugier.

Tatlefs cependant joignit le marchand; mais il le trouva dans un état qui fit céder la rage à la pitié; le pauvre diable s'étoit cassé les deux jambes. A la vûe de Tatlefs, il rassembla toutes ses forces pour lui crier miséricorde. Celui-ci se contenta d'ordonner à ses gens de le faire mettre dans une chaise & de l'envoyer chez lui, & revint sur le champ chercher Mademoiselle de Roquelair; mais elle n'y étoit plus. Alors se rappelant que pendant ce trouble, la porte étoit restée ouverte, il ne douta pas de sa fuite.

Il s'étoit levé tard, & achevoit de s'habiller, lorsqu'on lui annonça sa sœur. Hé bon jour, ma chere sœur, lui dit-il, je ne m'attendois pas à cette faveur: qui vous amène si matin? Il est matin pour vous, lui dit-elle, mais non pour moi qui mène une vie plus

plus réglée; cependant je me suis levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire pour l'amour de vous. Pour l'amour de moi, dit-il, & comment cela, je vous prie? Vous ne vous en doutez sûrement pas, lui répondit-elle; mais je viens vous parler de Mademoiselle de Roquelair. De Mademoiselle de Roquelair! reprit vivement Tatlefs; quoi! vous connoissez cette infâme créature? Alors Madame Munden lui raconta ce qui s'étoit passé chez le marchand, lorsqu'elle l'y avoit rencontrée & comment les politesses qu'elle lui avoit faites, lui avoient attiré l'aventure de la veille. Vous voyez, dit Tatlefs, qu'il est dangereux de se livrer, sans connoître ceux à qui on se livre; mais la misérable se flatte en vain d'une réconciliation: j'espère que vous ne me soupçonneriez pas, lui répondit Madame Munden, de vouloir négocier un pareil traité: il ne me conviendrait pas davantage de justifier sa conduite: ce n'est que votre honneur qui m'intéresse, & je viens vous dire que je vous crois obligé de lui fournir les moyens de se retirer dans un couvent, où elle m'a dit que vous l'aviez empêchée d'entrer.

Contes que cela, dit Tatlefs: il est vrai qu'on en parloit; mais ses mauvaises inclinations y étoient trop opposées. Les mauvaises inclinations se corrigent par l'expérience, la raison, l'adversité, répondit Madame Mun-

den : je crois son repentir sincère ; & ce qui pour lors lui faisoit horreur, est devenu l'objet de ses desirs. Elle parla avec tant de force que Tateleis tout irrité qu'il fût, ne pût lui résister. J'y penserai, lui dit-il, je vous demande 24 heures ; mais en attendant, je vous prie d'avertir votre indigne hôtesse, qu'elle fasse enlever de chez moi ce qui lui appartient, je ne veux rien avoir à elle. Madame Munden revint chez elle, très-contente & pleine d'espérance.

CHAPITRE XVIII.

Exemple horrible d'ingratitude & d'infidélité.

Mademoiselle de Roquelair parut si sensible aux bontés de Madame Munden ; elle exprima si vivement sa reconnoissance, qu'elle fit souffrir la modestie de sa protectrice. Ce que j'ai fait, lui dit-elle, n'est que pour vous rendre à la vertu ; mais il faut soutenir vos résolutions. Vous êtes la bonté même, Madame, lui répondit Mademoiselle de Roquelair : je vous dois tout, & je rougis d'avoir encore à vous demander : il y a quinze mois que je suis dans cette Ville, & j'y suis tout-à-fait étrangère ; je n'en connois pas les plus simples usages ; j'ignore à qui je dois m'adresser pour avoir un logement ;

ment; j'ai eu recours à vous dans les premiers momens de mon infortune: pourrois-je me flatter que vous me continuerez la même protection, jusqu'à la réponse de M. Tatless? Il seroit peu convenable, Mademoiselle, lui dit Madame Munden, après un moment de réflexion, que vous fissiez un long séjour chez moi; mais comme vos affaires seront vraisemblablement décidées dans peu, je ne vous abandonnerai pas que vous ne soyez prête à sortir du Royaume. Faites donc un état de ce que vous avez chez mon frère, & je donnerai ordre qu'on vous porte tout ici. Mademoiselle de Roquelair voulut recommencer ses remerciemens: Madame Munden l'interromptit & envoya chercher chez son frère tout ce qui appartenoit à l'Etrangere.

Madame Munden étoit sortie avant que son mari fût levé; elle n'avoit pû l'informer de ce qu'elle desiroit lui dire la veille: ce fut son premier soin à son retour: il sçavoit déjà de cette aventure, ce que ses gens avoient pû lui en dire: elle lui en fit le détail; il l'écoutra avec la plus grande indifférence, sans blâmer ni approuver sa conduite, & avec le silence méprisant qu'il observoit depuis l'aventure de Milord, & d'abord après dîner, il sortit pour ne rentrer, selon sa coutume, que bien avant dans la nuit.

Le

Le bon cœur de Madame Munden l'empêcha de sortir: elle employa la journée à calmer la douleur de Mademoiselle de Roquelair, & à la soutenir dans ses bons sentimens. Le lendemain, son frere lui manda, que par déference pour elle, & pour être plus assuré de ne plus revoir une femme qui l'avoit si cruellement trahi, il consentoit à lui donner les moyens d'entrer dans un Couvent: il prioit sa sœur de passer le jour suivant chez lui, & lui promettoit un ordre pour que Mademoiselle de Roquelair trouvât à Boulogne la somme qui lui étoit nécessaire.

Madame Munden l'informa du succès de sa négociation, & se rendit le lendemain chez son frere. J'allois envoyer chez vous, lui dit-il, pour vous dire qu'un ami qui devoit me fournir une Lettre sur Boulogne, est à la Campagne: il ne revient que dans deux jours, & jusques-là, nous ne pouvons rien finir. J'en suis très-fâchée, dit sa sœur; je n'aime pas les délais. N'ayez point d'inquiétude, reprit Tatlefs: que Mademoiselle de Roquelair tienne sa parole, vous pouvez compter sur la mienne. Madame Munden le quitta, satisfaite de cette nouvelle assurance, & se doutant peu du retour cruel, dont on se préparoit à payer ses bons offices.

M. Munden n'avoit point vu Mademoiselle de Roquelair, mais ce qu'il en avoit ouï dire

dire le tenta. Sa femme fut à peine sortie, qu'il monta doucement l'escalier, & fut trouver cette dangereuse Etrangere: elle étoit seule, la tête appuyée sur une de ses mains, dans une profonde rêverie: au bruit qu'il fit en entrant, elle se leva & le salua avec tout le respect qu'elle crut devoir au mari de sa Proceſtrice; mais il la fit aſſeoir, la plaignit, loua ſa beauté, lui offrit ſes ſervices, & finit par lui faire entendre, que ſi elle vouloit le charger de ſon ſort, il ſeroit plus heureux. Elle ne demandoit pas mieux, & fut aiſément perſuadée; enfin, ils ne ſe quitterent qu'après s'être donné toutes les marques de tendreſſe que la crainte d'être ſurpris leur permit, & être convenus de ſe trouver à ſix heures à la porte de la Chapelle de l'Ambaſſadeur de Portugal.

Au retour de Madame Munden, l'indigne créature témoigna un regret ſenſible du délai qu'on lui annonça. Je veux du moins l'employer, dit-elle, à me préparer à la démarche que je dois faire; il y a long-tems que je n'ai été à confeſſe; je fortirai ce ſoir pour ſoulager ma conſcience du poids de mes crimes. Cette impie vouloit couvrir du voile de la Religion, l'action infâme qu'elle alloit commettre. L'heure venue, elle fut au rendez-vous: Munden l'y attendoit, & la conduiſit

duist dans un lieu où ils pouvoient se livrer à leurs desirs.

Ils se séparèrent plutôt que l'un & l'autre ne l'auroient souhaité. Mademoiselle de Roquelair craignoit qu'une trop longue absence ne la rendît suspecte, mais ce ne fut qu'après avoir imaginé un moyen pour avoir plus de liberté à l'avenir. Elle dit à Madame Munden que son Confesseur l'avoit informée, qu'une jeune Demoiselle Angloise, après avoir fait son Noviciat à Boulogne, étoit venue à Londres faire ses derniers adieux à sa famille, & qu'elle devoit s'en retourner incessamment pour sa Profession: Le bon Pere s'est offert de me présenter demain dans cette maison; & si la jeune Demoiselle approuve que je l'accompagne, comme il me l'a fait espérer, rien ne sera plus heureux pour moi. Madame Munden, sans défiance, la félicita; mais pour ne pas arrêter plus long-tems le Lecteur sur un aussi indigne sujet, je dirai seulement, qu'un rendez-vous en attira un autre, & que la crédulité de Madame Munden donnoit un nouveau charme aux plaisirs de ces coupables Amans.

Cependant ce commerce ne pouvoit pas durer: Tatlefs avoit remis à sa sœur un ordre pour toucher trois cens guinées à Boulogne, & l'avoit instamment priée de se débarrasser, ainsi que lui, de cette créature, &

Mada-

Madame Munden, à qui elle devenoit tous les jours plus à charge, la pressoit de partir.

Cet événement, quoique prévu, n'en affligea pas moins nos Amans. Leur premier rendez-vous fut employé à déplorer leur infortune, & à chercher les moyens de la parer. Mademoiselle de Roquelair protestoît que la mort lui seroit moins cruelle que la séparation de son cher Munden, & tâchoit de lui insinuer, qu'il devoit louer pour elle une petite maison; mais elle ne connoissoit pas l'homme: il éluda la proposition, & la pauvre Madame Munden fut bercée encore long-tems sous différens prétextes. Tous ces délais l'impatientèrent à la fin; & son frere la pressant de plus en plus, elle résolut de finir.

Un jour que Mademoiselle de Roquelair s'étoit retirée fort tard, Madame Munden en prit occasion de lui parler plus clairement, que sa bonté naturelle ne lui auroit peut-être permis de le faire. Elle vint le lendemain dans sa chambre, & d'un air un peu sévère: vous vous retirez trop tard, lui dit-elle, Mademoiselle, pour quelqu'un qui témoigne tant d'envie de mener une vie pieuse & solitaire; mais j'espère que vous me soulagerez bien-tôt de toute inquiétude à votre égard. Je ne vous importunerai, lui dit Mademoiselle de Roquelair, que jusqu'au départ de la jeune Angloise dont je vous ai parlé. Hé bien,

bien, Mademoiselle, reprit Madame Munden, il faut donc qu'elle ait la bonté de vous prendre chez elle, car pour moi, je ne sçaurois vous garder plus long-tems. Vous ne me mettez peut-être pas à la porte, s'écria Mademoiselle de Roquelair. J'espere, lui répondit Madame Munden, que vous ne me forcerez pas à une action si opposée à mon caractère; dites, à votre pouvoir, répartit cette audacieuse fille, & s'approchant d'elle avec une insolence sans égale; je crois M. Munden le Maître de cette maison, & j'y resterai autant qu'il me plaira, du moins jusqu'à ce qu'il me dise d'en sortir.

L'étonnement de Madame Munden ne sçauroit se représenter. Cette audace la confondit; elle ne pouvoit croire que cette femme, qui vouloit être la maîtresse chez elle, fût la même qu'elle avoit vûe à ses genoux quelques jours auparavant, & qui lui avoit avoué tant de crimes; Monsieur Munden! s'écria-t-elle, Monsieur Munden! Elle n'en put dire davantage, & vola chez son mari: il n'étoit pas encore habillé: suffoquée par la colere, elle se jeta dans un fauteuil, & lui raconta la façon dont elle venoit d'être traitée; à quoi il répondit, d'un air chagrin: je vous en prie, ne me rompez pas la tête de pareilles sottises; Mademoiselle de Roquelair est votre hôtesse; je ne me mêle point de vos petites querelles. J'espere, dit
Madame

Madame Munden, que du moins il me sera permis de la chasser, & de lui prouver qu'on ne reste pas dans ma maison malgré moi. Non pas, s'il vous plaît, Madame, reprit Munden avec mépris, vous voudriez me rendre la duppe de votre ressentiment, mais je ne ferai point une brutalité pour vous obliger: tirez-vous-en comme vous pourrez. Pendant cette conversation, Munden avoit achevé de s'habiller; il sortit sans attendre de réponse.

Quelle foule d'idées une pareille conduite ne devoit-elle pas faire naître à Madame Munden! L'amour n'avoit point de part à son ressentiment; mais toute son indifférence ne put la rendre capable de soutenir un mépris si offensant: elle se retira dans sa chambre dans l'agitation la plus vive.

CHAPITRE XIX.

Plus intéressant qu'on ne doit l'espérer.

Les larmes que Madame Munden répandit l'ayant un peu calmée, elle songea au parti qu'elle avoit à prendre: son esprit n'étoit pas soupçonneux; son cœur n'étoit point jaloux, mais l'insolence de cette fille & la conduite de son mari lui ouvrirent les yeux, & elle ne douta pas de leur intelligence.

IV. Partie.

G

Ni

Ni les Loix divines, ni les Loix humaines, dit-elle, ne peuvent m'obliger à souffrir plus long-tems les insultes & la tyrannie de ce perfide. J'ai rempli mes devoirs; j'aurois plus fait encore, je l'aurois rendu heureux, s'il eût voulu. Pourquoi donc ne fairois-je pas cette occasion de m'affranchir du joug cruel sous lequel je gémis depuis si long-tems? Cependant elle ne vouloit rien précipiter: il ne lui suffisoit pas d'être justifiée à ses yeux, elle desiroit l'être à ceux de ses parens. Son frere étoit le premier qu'elle devoit consulter: elle résolut d'aller chez lui; mais comme elle avoit quelques arrangemens à prendre, au cas qu'il jugeât qu'elle ne dût plus revenir chez elle, elle fit appeler sa Femme de chambre pour faire ses paquets. La pauvre fille qui aimoit tendrement sa Maîtresse, devina aisément la cause de ces préparatifs, & ne put retenir ses larmes. Ah! Madame, s'écria-t-elle, quel malheur d'avoir reçu cette indigne Françoisse! Que le Ciel la confonde! Que voulez-vous dire, Janny, lui dit Madame Munden? Oh! Madame, lui répondit cette fille; je ne vous ai rien dit, de peur de vous chagriner; mais puisque vous sçavez tout, je vais vous apprendre ce que j'ai vu. Vous pouvez vous souvenir, Madame, que Dimanche dernier, vous me permîtes d'aller voir ma sœur. Comme

me j'y allois, je vis mon Maître sortir d'un Fiacre avec cette méchante Françoisse: il la prit sous le bras, & ils entrèrent chez un Baigneur; & vous sçavez, Madame, que ces endroits-là ont un mauvais renom. Je fus si étonnée, que je ne pouvois me tenir sur mes jambes; mais je n'en ai rien dit jusqu'à ce moment-ci, que Jean vient de m'apprendre l'effronterie de cette créature. Hé bien! Janny, dit Madame Munden, je ne suis pas encore déterminée sur le parti que je prendrai; je vais chez mon frere; je menerai Tom avec moi: si je ne reviens pas, je vous enverrai dire ce dont j'aurai besoin; vous me l'apporterez: Jusques-là ne dites rien à personne. Elle fit appeller des Porteurs; mais au moment qu'elle entroit dans sa Chaise, la pauvre Janny se mit à pleurer si fort, que tous les Domestiques parurent consternés du départ de leur Maîtresse. Mademoiselle de Roquelair eût été mal servie, si elle eût resté dans la maison; la Fortune lui sauva cette humiliation.

Munden eut à peine quitté sa femme, qu'il réfléchit sur ce qui s'étoit passé: il en craignit les suites; il sçut mauvais gré à Mademoiselle de Roquelair d'une conduite qui pouvoit faire soupçonner leur intelligence: il voyoit bien qu'elle ne cherchoit qu'à le mettre dans la nécessité d'avoir soin d'elle: ce

n'étoit pas son arrangement : il en étoit déjà las, & bien-tôt il auroit eu autant d'envie de s'en débarrasser, qu'il en avoit marqué de l'avoir.

Lorsque la passion emporte, on ne réfléchit point ; mais, les desirs satisfaits, la raison revient. Munden sçavoit que l'argent destiné à Mademoiselle de Roquelair ne pouvoit être remis qu'à elle-même. Il craignoit, si Tatlefs étoit informé de ses mauvais procédés, qu'il ne retirât ses bienfaits. Il espéra que cette crainte détermineroit Mademoiselle de Roquelair à partir, & voulut s'en faire un mérite auprès de sa femme. Il rentra chez lui, & fut d'abord un peu étonné d'apprendre qu'elle étoit allée chez son frere : il ne douta pas que ce ne fût pour lui porter ses plaintes ; mais Janny, fidelle à sa Maîtresse, ne lui ayant rien dit de ce qu'elle sçavoit, il espéra que le mécontentement de sa femme cesseroit, quand l'objet qui l'avoit causé seroit éloigné.

Il détermina aisément Mademoiselle de Roquelair à partir pour Boulogne ; trois cens guinées valaient bien qu'elle prît la peine de faire ce voyage. Elle devoit, selon ce projet, revenir à Londres, aussi-tôt après les avoir reçues ; & Munden, pendant ce tems-là, lui trouver une petite Maison. Ne perdons point de tems, lui dit-il ; il faut arriver à Boulogne, & prévenir un contre-ordre.

dre. Mademoiselle de Roquelair en sentit la nécessité, & Munden sortit pour aller chercher moyen de faire trouver une Chaise de Poste, dans un lieu où elle promit de se rendre, dès que ses paquets seroient faits. Ne prenez, lui dit-il, que ce qu'il vous faut pour le voyage, je ferai porter tout le reste dans votre petite maison. Mademoiselle Roquelair eut bien-tôt fait ses arrangemens: elle se rendit au lieu indiqué, où elle trouva le diligent Munden: il étoit deux heures; elle devoit aller coucher à Cantorbery: leurs adieux furent courts; & elle partit.

Le traître avoit ses vûes: il lui avoit dit très-tendrement de ne point partir de Boulogne sans avoir reçu de ses nouvelles, sous le prétexte qu'il lui indiqueroit la maison qu'il lui auroit louée, afin qu'elle pût y venir descendre à son retour, & il lui avoit parlé avec un air si vrai, que Mademoiselle de Roquelair le lui promit, sans avoir le moindre soupçon.

Munden débarrassé de sa Maîtresse, sans qu'elle s'en doutât, revint chez lui faire valoir sa complaisance; mais il fut confondu lorsqu'on lui remit la Lettre que nous allons lire: elle étoit de Madame Munden.

„MONSIEUR,

„Nos engagemens étoient réciproques :
 „j'ai rempli les miens, vous avez manqué à
 „tous les vôtres : ne foyez donc pas surpris
 „de ma retraite : il n'a jamais été en mon
 „pouvoir de vous rendre parfaitement heu-
 „reux, ni dans votre volonté de me faire un
 „sort supportable. Je suis donc pour jamais
 „vos mauvais traitemens, & me mets, une
 „seconde fois, sous la protection de ma fa-
 „mille à laquelle j'abandonne le soin de trai-
 „ter avec vous de notre séparation, après
 „laquelle vous n'entendrez plus ni plaintes,
 „ni reproches d'une femme que vous avez
 „si cruellement offensée.

„P. S. Je n'ai rien emporté de votre mai-
 „son, que ce qui m'appartenoit avant notre
 mariage.

Cette Lettre fut confirmée par les Domes-
 tiques, qui dirent, que Madame Munden
 avoit fait enlever un grand Cabinet de la Chi-
 ne, & quelques autres meubles, & que sa
 Femme de chambre & son Laquais l'avoient
 suivie.

L'embarras de Munden fut extrême : ce
 n'étoit pas qu'il fût touché de repentir ; mais
 il prévoyoit les suites de cette affaire : il sen-
 toit combien elle pouvoit lui faire de tort ;
 & ce dernier motif l'obligea à employer tout
 l'ar-

l'artifice dont il étoit capable pour une seconde réconciliation.

Sa femme étoit cependant plus tranquille ; son frere l'avoit reçue avec beaucoup de tendresse : il avoit approuvé sa conduite ; il partageoit son ressentiment, & sans attendre qu'elle le lui demandât, il l'avoit priée de rester chez lui, & de regarder sa maison comme la sienne : mais, quelque satisfaite que fût Madame de Munden de la réception de son frere, elle ne pouvoit être tout-à-fait contente, qu'elle n'eût l'approbation de sa chere Lady Loveit : elle fut le lendemain la voir à sa toilette, & lui raconta sincèrement toutes les particularités de son Avanture, ajoutant, qu'elle étoit résolue de se séparer pour toujours d'un aussi mauvais mari. Lady Loveit, quoique très-fâchée, l'approuva. Si vous vous étiez conduite autrement, lui dit-elle, non-seulement vous auriez manqué à vous-même, mais à toutes les femmes en général, par un exemple de soumission que ni la nature ni la Loi n'exigent.

Ce jugement d'une amie, dont elle connoissoit la prudence & la sagesse, lui fit espérer qu'elle auroit aussi le suffrage de Lady Trusty & de son jeune frere, auxquels elle rendit compte du parti qu'elle avoit pris ; & à son retour de chez Lady Loveit, on lui re-

mit la réponse de son mari, telle que nous
l'allons voir.

A Madame Munden.

„La bizarrerie de votre conduite est in-
„concevable: au nom de Dieu, dites-moi
„comment vous pouvez vous justifier à vous-
„même la démarche, d'avoir quitté la mai-
„son de votre mari sur un si frivole prétex-
„te? Je conviens que j'ai fait trop peu d'at-
„tention à vos plaintes contre Mademoiselle
„de Roquelair; mais après y avoir réfléchi,
„je l'ai fait partir sur le champ, & je puis
„vous assurer qu'elle est bien près de Calais,
„allant à Boulogne. Vous n'avez plus de
„motif pour autoriser votre absence; vous
„ne pouvez la prolonger, sans manquer ab-
„solument à vos devoirs, & à cette tendres-
„se que les Loix divines & humaines vous
„prescrivent; ainsi, j'espère que vous revien-
„drez avec toute la diligence possible à celui
„que vous trouverez toujours disposé à vous
„donner des marques de son estime & de son
„amitié.

„P. S. Je ne sçais ce que vous entendez
„par séparation: une femme qui déserte la
„maison de son mari, perd tous ses droits,
„& n'en peut rien exiger, qu'elle ne soit ren-
„trée dans son devoir; mais quand les Loix
„seroient pour vous, autant qu'elles vous
„sont

„sont contraires, vous devez croire que le
 „bonheur de vous posséder, est trop grand,
 „pour que je consente à y renoncer.”

CHAPITRE XX.

Suite du précédent.

Tatless étoit persuadé que sa sœur avoit raison; il ne doutoit pas que ses plaintes ne fussent écoutées; mais il avoit besoin de conseil: il envoya chercher M. Marckland. Cet Avocat trop honnête homme pour répondre du succès d'une affaire qu'il croyoit douteuse, dit franchement à Madame Munden qu'il craignoit que les procédés dont elle se plaignoit, ne fussent pas suffisans pour l'autoriser à demander une séparation; mais, peut-être, ajouta-t'il, M. Munden fera-t'il par honneur & par générosité, ce que la Loi ne peut pas le forcer de faire. Hélas! répondit Madame Munden en fondant en larmes, si je n'ai à attendre que de sa générosité, je suis bien à plaindre; non, ma chere sœur, lui dit son frere, vous ne le ferez jamais, tant qu'il vous restera un frere en état de réparer les injures du sort & l'injustice d'un mari si peu digne de vous. Elle le remercia avec beaucoup de tendresse; mais elle ne paroissoit pas moins abbatue. Ne vous affligez pas,

Madame, lui dit Markland; quoique la Loi ne vous soit pas aussi favorable que vous le mériteriez, j'espère que nous trouverons les moyens d'obliger M. Munden à vous rendre justice, malgré ses dispositions & ses principes. Je vais lui parler & je me flatte de vous tranquilliser à mon retour.

Markland fut sur le champ chez Munden, & commença par lui témoigner la peine qu'il sentoît à l'entretenir d'une affaire aussi triste. Je m'attendois peu, lui dit-il, lorsque je passai votre contrat de mariage, que je serois un jour employé pour un Acte de séparation; mais, puisque le malheur le veut, j'espère du moins que les choses se passeront aussi amicalement que la nature de l'affaire le permet.

Munden voulut d'abord traiter la chose de plaisanterie; mais s'apercevant que ce ton ne réussissoit pas; je vous demande pardon, Monsieur, dit-il plus sérieusement, je suis honteux que ma femme vous ait importuné d'une chose aussi ridicule: en vérité, ce n'est qu'un pur caprice de sa part.

Si ce n'étoit qu'un caprice, lui répondit Markland, je vous aurois épargné & à moi, l'embarras de cette visite; mais ne vous y trompez pas, Monsieur, les plaintes de Madame Munden seront sûrement écoutées. Caprice de femme, Monsieur, repliqua Munden;

den; je vous le répète, je la défie de me convaincre d'aucune action qui puisse la rendre excusable d'avoir quitté ma maison, encore moins, de prouver aucune injure de ma part, sans quoi, vous sçavez mieux que moi qu'elle ne peut demander une séparation.

Dieu nous garde, Monsieur, répliqua Markland, d'en venir à cette extrémité! Si Madame Munden étoit obligée de recourir aux preuves que la Loi exige, dans combien de chagrins ne vous entraîneroit-elle pas? Faites attention, Monsieur, que lorsque des affaires de cette nature sont exposées à une Cour de Justice, elles deviennent la nouvelle du jour. Je préviendrai tout cela, s'écria vivement Munden, par un ordre pour la forcer de revenir chez moi. Vous l'obtiendrez sans doute, répondit Markland en souriant; mais, Monsieur, êtes-vous bien sûr de la garder? Madame Munden a des griefs qu'elle fera valoir: les Loix l'autorisent à chercher des preuves qu'elle pourra trouver: sa famille est puissante, & je vous avertis qu'elle est fort irritée. Ces derniers mots jetterent Munden dans une rêverie profonde: Markland l'y laissa; mais fâché de s'être laissé pénétrer; hé bien, Monsieur, lui dit-il, si elle persiste dans son obstination, à la bonne heure, j'y consens; mais cette famille dont vous menacez n'a qu'à pourvoir à son entretien; car
je

je ne lui donnerai pas un schelling. Vous êtes trop juste, Monsieur, reprit Marckland, pour vouloir lui retenir son bien; & vous n'en seriez peut-être pas le maître. Il lui cita l'exemple de plusieurs femmes qui, en pareil cas, avoient obtenu d'autorité, une pension proportionnée à leur dot; & il parla avec tant de force, que Munden, soit pour s'en débarrasser, soit qu'il fût ébranlé, lui dit qu'il y réfléchiroit, & qu'il le prioit de revenir dans huit jours. Marckland le lui promit & se retira.

Munden étoit plus agité qu'il ne le paroïssoit: ses esperances détruites par la perte de son Protecteur; la fuite d'une femme qu'il jugeoit nécessaire à sa maison, malgré le peu d'affection qu'il avoit pour elle; l'idée du bruit que cela feroit dans la Ville; la crainte d'être obligé à lui donner une pension; tout cela le désespéroit. Il fit des imprécations contre la maudite Françoise, comme la cause de son malheur; & pour ne plus en entendre parler, il fit mettre sur un vaisseau tout ce qui lui appartenoit, & le lui renvoya à Boulogne, l'informant en même temps de tout ce qui s'étoit passé, & lui mandant que pour le repos de tous deux, il falloit pour toujours renoncer l'un à l'autre.

Madame Munden n'étoit pas plus tranquille: Marckland lui avoit donné des espérances:

rances: elle étoit contente de son frere, & sûre qu'il ne l'abandonneroit pas; mais tout cela ne pouvoit étouffer ses scrupules: elle se souvenoit des vœux faits à l'Autel, & craignoit de n'être pas suffisamment autorisée à les enfreindre par les fautes de son mari. Elle témoignoit un jour ses inquiétudes à sa chere Ladi Loveit, dans des termes capables de donner la plus grande idée de sa vertu & de sa délicatesse, lorsque le Chevalier Basil entra, une Lettre à la main, & après avoir salué Madame Munden: J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, dit-il à sa femme; je viens de recevoir une Lettre de Trueworth; il me mande qu'il est en chemin, & que nous l'aurons ce soir. Madame Munden ne put sans un trouble extrême, sçavoir Trueworth si près d'elle. Dans la crainte de le laisser appercevoir, elle se leva: Ladi Loveit voulut la forcer de rester. Je parie, lui dit-elle, que cette prompte retraite n'est que pour éviter Trueworth; mais je dois vous dire que vous êtes une ingrate, & qu'il a toujours marqué prendre en vous le plus tendre intérêt. Ah! Ah! s'écria Basil en riant, je vois ce que c'est, les premieres impressions ne s'effacent jamais: je lui ai ouï dire mille biens de Miss Betsy Tarless, même pendant la vie de ma sœur. Je ne veux donc pas, dit Madame Munden, augmenter le nombre
des

des obligations que je lui ai, par la pitié que lui causeroit ma triste situation; cependant je vous assure que je ne vous quitterois pas si brusquement, si je n'avois indispensablement affaire. Ladi Loveit & le Chevalier n'insisterent pas davantage, & Madame Munden vint chez elle calmer l'agitation, dont le souvenir de Truworth l'avoit remplie.

CHAPITRE XXI.

Plein de variétés.

Madame Munden connoissoit si peu elle-même l'état de son cœur, qu'elle croyoit n'avoir voulu éviter Truworth, que pour s'épargner la douleur de rendre un homme qui l'avoit aimée, témoin de son malheur, & d'un malheur qu'elle s'étoit attiré par un mauvais choix. Je suis bien sûre, disoit-elle, qu'il est trop généreux, pour triompher de mon infortune, & trop poli pour m'en rappeler la cause; mais sa vue me reprocheroit sans cesse mon peu de discernement, & je ne soutiendrois pas ce reproche. Ces réflexions la ramenerent aux premiers tems de la passion de Truworth: comment ai-je pu méconnoître son mérite, disoit-elle? Quand mon cœur auroit été insensible à l'Amour, ma raison, cet amour propre même qui m'a été si cher, ne devoient-ils pas me déterminer

ner pour lui? Bon Dieu! De quel bonheur ai-je pû jouir, & dans quel abyme d'infortunes me suis-je plongée? Perdue à jamais; mariée sans amour, sans en avoir inspiré; privée à la fleur de mon âge de tous les biens; de tous les plaisirs qui font le bonheur de la vie; quel état! Rien ne rend les malheurs plus insupportables que la pensée de les avoir mérités. C'étoit la situation de notre héroïne. Un repentir vif & juste de sa conduite passée, un sentiment que le Lecteur devine sans doute, quoiqu'elle ne le démêlât pas elle-même, lui fit passer la nuit la plus cruelle; mais ses agitations furent bien augmentées, lorsqu'à son réveil, on lui remit la Lettre qu'on va voir, de M. Munden.

MADAME,

„ Quoique votre conduite me prouve
„ assez votre peu de tendresse, je ne sçaurois
„ consentir à une séparation. Non, soyez
„ assurée que je ne renoncerais jamais à mes
„ droits, & que je ne me condamnerai pas
„ volontairement au célibat: si vous ne reve-
„ nez dans 24 heures, je me servirai de toute
„ l'autorité que la Loi me donne, pour vous
„ ramener chez moi: vous aurez demain à
„ votre lever, une compagnie peu agréable, &
„ dont toute l'autorité de vos parens ne vous
„ garantira pas. Je vous exhorte à vous
éparg-

„épargner cette mortification, & vous laissez
„tout le jour pour faire vos réflexions: le
„parti que vous prendrez décidera de votre
„bonheur à venir; car vous sentez bien que,
„si je ne dois votre retour qu'à la force, je
„ne puis vous recevoir, comme je le ferai, si
„votre devoir vous ramène.

Munden, au bout de huit jours, s'étoit trouvé aussi irrésolu qu'au moment de sa conversation avec Marckland; il avoit voulu essayer de la menace.

Cette Lettre allarma également le frere & la sœur. Madame Munden frémissait, en pensant qu'elle pouvoit se trouver entre les mains des gens de justice; & son frere devenoit furieux à la seule idée d'une insulte qu'il ne pourroit parer. Markland les trouva dans cette agitation: Vous vous alarmez trop, leur dit-il, j'ai peine à croire que Monsieur Munden se détermine à un parti si violent, ayant du moins, que je lui aye parlé; il ne cherche qu'à vous intimider: cependant il faut prendre ses précautions, & vous retirer dans quelque endroit où il ne puisse vous trouver. Cet avis fut goûté. Mais leur dit Marckland, a une assez jolie maison de campagne sur le bord de la Tamise, elle vous y recevra avec grand plaisir; vous ne sauriez trouver une retraite plus sûre & plus ignorée, & elle est si près de Londres, qu'en moins d'une

d'une heure vous serez informée de tout ce qui se passera.

La frayeur de Madame Munden la détermina à partir sur le champ, laissant ordre qu'on lui envoyât ses gens, & les choses qui lui étoient nécessaires: son frere & Marckland l'y accompagnerent. Arrivés chez la sœur de ce dernier, ils trouverent une maison charmante, & que les bonnes façons de la Maîtresse rendoient tour-à-fait agréable. Ils dînerent ensemble, & conviurent que Mackland & Tatles retourneroient le soir à Londres, & que Madame Munden y enverroit tous les jours.

Quelque contente qu'elle fût des procédés de son frere, elle s'en sépara sans peine, sa retraite étoit nécessaire, pour se mettre à l'abri des outrages qu'elle avoit à craindre, & pour éviter Truworth; ce qu'elle n'auroit pu faire, sans rompre tout commerce avec Lady Loveir.

Lorsqu'elle fut partie, la sœur de Marckland pria sa belle hôtesse d'entrer dans le jardin; après s'y être promenées quelques tems, elles arriverent à une porte qui conduisoit dans une parfaitement belle Prairie, coupée par une allée de grands arbres, au bout de laquelle étoit un Cabinet de Jasmin qui présentoit une perspective charmante: voilà un lieu délicieux, dit Madame Munden

IV. Partie.

H

en

en y entrant ; j'y viendrai souvent rêver ; ce Jardin qu'on découvre l'embellit encore ; est-il à vous ? Non, répondit la sœur du Marckland, il a été anciennement dépendant de ceci, & en a été séparé ; il est loué à présent à un homme de condition dont la maison est à côté de la mienne ; l'endroit où nous sommes nous est commun, & il a une porte de son côté, mais il en use rarement ; elles s'entretennent long-tems de la beauté de ce Jardin, & la nuit approchant, elles se retirèrent.

Madame Munden étoit trop occupée de ses malheurs pour dormir long-tems ; elle se leva de bonne heure, descendit dans le Jardin, & bien-tôt sa rêverie la conduisit dans ce Cabinet de verdure qu'elle avoit tant admiré la veille ; elle le trouve plus agréable encore : quelle aimable solitude ! dit-elle en s'asseyant sur un banc de gazon, & qu'il seroit doux d'y passer ses jours. Hélas ! ces plaisirs innocens qu'on y goûte, je ne les ai jamais connus. L'infortune amène les réflexions. Madame Munden n'en pouvoit faire que d'ameres, toutes lui rappelloient Truworth. Il avoit bien raison, disoit-elle, lorsqu'il me faisoit l'éloge de la Campagne ; que j'étois folle ! & qu'il me trouveroit changée, s'il connoissoit aujourd'hui mes sentimens ! Mais il les ignore, & sans doute ils l'in-

l'intéressent peu; je suis bien malheureuse! Je n'oserois même desirer qu'il connût ce qui se passe dans mon cœur. En rêvant de la sorte, Madame Munden tira ce portrait qu'elle avoit eu tant de plaisir à voler, & qu'elle portoit toujours avec elle. Du moins, dit-elle, il doit m'être permis de marquer ma reconnoissance à l'image d'un homme à qui je dois tant; alors, les services qu'elle en avoit reçus, les témoignages de son amour, revenant en foule à son souvenir: Ah! Truworth, s'écria-t-elle, je te dois l'honneur; il n'a tenu qu'à moi de te devoir le bonheur de ma vie. Attendrie, touchée de repentir, pénétrée de reconnoissance, Madame Munden considéroit ce portrait, les yeux noyés de larmes, & se doutoit peu que celui qui les faisoit répandre en fût le témoin. Il l'étoit cependant; Truworth étoit ami du Maître de la maison voisine dont on a parlé, il étoit venu passer quelques jours avec lui, & il se promenoit seul lorsqu'il apperçut une femme traverser la Prairie; son air & sa démarche le frappèrent: quoiqu'assez éloigné, il avoit cru reconnoître Betsy, & pour s'en assurer davantage, il s'étoit approché, tandis qu'elle étoit entrée sous le berceau.

La profonde rêverie de Madame Munden ne lui avoit pas permis de le voir; resté à l'entrée du berceau, il fut un moment té-

moins de son agitation, il vit couler ses larmes, elle ne l'aperçut qu'au moment qu'elle voulut les essuyer. On peut juger de son trouble, elle fit un cri, se leva, cacha promptement ce malheureux portrait, & Truworth s'avancant: Pourquoi vous allarmer, Madame, lui dit-il? Mon sort fera-t-il toujours de vous déplaire? Ah! Monsieur, s'écria vivement Madame Munden, à qui cet instant avoit suffi pour se remettre, n'attribuez qu'à ma surprise la frayeur où vous m'avez vûe; je ne suis point ingrate, je n'ai pas oublié que je vous dois plus que la vie, & vous ne sçavez pas toute la justice que je vous rends. Ces paroles furent prononcées d'un ton si touchant, que le cœur de Truworth en fut pénétré. Ne rappelons point mes foibles services, lui dit-il, Madame, j'en suis trop payé, puisque j'ai pû vous les rendre; mais daignez me dire par quel heureux hazard je vous rencontre ici? Par quel heureux hazard, dit-elle avec un profond soupir! Ah! Monsieur, ce qui m'amène ici empoisonnera à jamais ma vie infortunée. Vous m'effrayez, Madame, reprit Truworth, je sçavois que vous n'étiez pas heureuse; mais je n'avois pas de vos malheurs l'idée que vous m'en donnez; le Ciel est bien injuste! Non, Monsieur, non, il n'est point injuste, reprit Madame Munden en dévorant des larmes qu'elle ne pou-

voit

voit plus retenir; ma situation est d'autant plus affreuse, que je l'ai méritée; il falloit encore que vous en fussiez témoin. Ici ses pleurs coulerent avec tant d'abondance, ses sanglots furent si fréquents, qu'elle ne pouvoit plus parler.

Truworth attendri, senti renaître en un moment tout l'amour qu'il avoit eu tant de peine à éteindre. Madame, lui dit-il, si mon malheur ne veut pas que je vous sois utile, je suis digne du moins d'être votre ami, foulagez votre cœur en l'épanchant dans le mien, confiez-moi vos peines, peut-être sera-ce une consolation pour vous. Madame Munden trouva tant de douceur à pleurer devant Truworth, elle fut si touchée de l'émotion tendre que lui causoient ses larmes, qu'elle ne put lui refuser le récit de ce qui les faisoit répandre: elle lui rappella le crime du faux Lord Frederic & l'événement qui l'en avoit garantie; je ne vous ai point vu depuis ce jour funeste, lui dit-elle, mon cœur vous a désiré bien des fois pour vous dire qu'il ne s'acquittera jamais envers vous: mais Truworth la pressant de passer sur un service que tout autre lui auroit rendu comme lui, elle lui raconta les sollicitations de ses freres & de tous ses amis pour la déterminer à se marier, ses espérances, ses combats, le choix qu'elle avoit fait enfin, & ses affreuses suites: la

douleur redoubla en peignant le caractère de son mari; sa froideur, sa dureté, ses injustices, ses outrages, le contraste qui se présentait naturellement à elle la désespéroient: elle finit en gémissant sur son sort, qui l'avoit liée à quelqu'un quelle ne pouvoit estimer.

Trueworth l'écouta avec une surprise & une sensibilité extrêmes, il l'avoit vû légère, inconsidérée, ne connoissant que la vanité & le plaisir; & il l'adoroit alors; il la retrouvoit telle qu'il eût voulu la voir pour le bonheur de sa vie, mais il la retrouvoit malheureuse, & elle ne pouvoit plus être à lui. Miss Betsey! Miss Betsey! s'écria-t-il..... Cruel! interrompit-elle; quel nom avez-vous prononcé? Oui, j'ai été Betsey; j'ai joui d'une liberté dont je n'ai usé que pour votre malheur & le mien; si vous étiez capable de goûter le plaisir de la vengeance, vous seriez cruellement satisfait; vous m'avez adorée, je n'en étois pas digne, je ne connoissois pas le prix d'un cœur comme le vôtre; j'ai outragé, j'ai déchiré ce cœur qui étoit formé pour mon bonheur: je l'ai perdu, le Ciel est juste. Non, vous ne l'avez pas perdu, s'écria Trueworth, emporté par les nouveaux sentimens qu'il éprouvoit, non, jamais il n'a cessé d'être à vous; vos caprices, vos injustices ont fait le malheur de ma vie sans détruire mon amour: malgré l'engagement

ment le plus sacré, malgré la tendresse d'une femme aimable, vous avez toujours régné dans mon cœur; ingratte & cruelle Betfy, la passion la plus tendre, l'amour le plus vif, mes soins, ma vie que je vous avois consacrée, rien n'a pû vous rendre sensible. Ah! Betfy, si vous m'eussiez aimé! Mais peut-être un autre plus heureux.... Vous teniez un portrait, quel est-il? Un portrait! reprit Madame Munden avec un trouble extrême. Ah! Betfy, continua douloureusement Truworth, votre embarras confirme mon malheur, vous n'êtes pas faite pour la feinte, déchirez mon cœur, mais ne le trompez pas; achevez cette cruelle confidence. Quel soupçon! s'écria douloureusement Madame Munden, il manquoit à mon infortune, je ne le soutiens pas. Tenez, barbare, lui dit-elle en lui jettant son portrait, reconnoissez votre injustice. Que vois-je, dit Truworth? Oui, reprit-elle, vous voyez le portrait de celui que j'aime, que j'aimai toujours, même sans le sçavoir: mon cœur n'a jamais partagé l'égarement de mon esprit; séduite par une folle vanité, entraînée par un caprice dont je ne puis rendre raison, toujours aveuglée sur mes propres sentimens, j'ai fait votre malheur, j'ai fait encore plus le mien; vos soupçons odieux viennent de m'éclairer, & m'arrachent un secret que rien

dans la nature n'auroit pû m'arracher ; votre amour aujourd'hui m'offense, mais votre estime m'est nécessaire, je veux me la conserver. Adorable Betfy ! s'écria Truworth en se jettant à ses genoux. Arrêtez, lui dit-elle avec courage, & levez-vous ; vous connoissez les devoirs de mon état, & je sçai la loi que m'impose l'aveu que je viens de vous faire ; sans vous rendre plus heureux, il me rend plus coupable : mon sort est de l'être toujours à vos yeux ; je n'ai pû vous le dissimuler, mais je dois & je puis vous fuir, le soin de ma réputation l'exige, le repos de mon cœur le demande ; ainsi Truworth, si vous m'estimez encore, comme je me plais à le croire, évitez pour toujours ma présence. Adieu ; pardonnez-moi, plaignez moi, oubliez-moi, si cet oubli est nécessaire au repos de vos jours ; je ne vous reverrai plus, mais je conserverai chèrement votre mémoire pour la douceur & le tourment de ma vie. Truworth fondeoit en larmes : pénétré d'amour, de douleur, d'admiration, il ne pouvoit prononcer un mot. Adieu, encore une fois, lui dit-elle, voyant qu'il se jettoit de nouveau à ses pieds, laissez-moi aller, ne me suivez pas, c'est la dernière grace que j'aurai à vous demander. Ses larmes l'étouffoient ; pour les cacher à Truworth, elle s'éloigna promptement, mais en se retirant, elle

elle ne put se refuser au plaisir de le voir encore; elle l'aperçut qui traversoit la Prairie avec toutes les marques du désespoir. Ah! Truworth, s'écria-t-elle, que tu es malheureux, & que je suis à plaindre!

Cependant, rentrée dans sa chambre, Madame Munden éprouva une agitation bien nouvelle. Où suis-je? disoit-elle, & qu'ai-je fait? Il est donc vrai que j'aime Truworth? Ce que je prenois pour de l'estime, de l'amitié, de la reconnoissance, est donc de l'amour? Bon Dieu! Comment ai-je pu m'aveugler si long-tems? Puis se rappelant l'aveu qu'elle en avoit fait, elle en eut tant de honte, elle se trouva si coupable, que soit pour se punir, soit pour bannir de son cœur le souvenir d'un homme qu'elle jugeoit aussi dangereux à sa vertu, que contraire à son repos, elle résolut, lorsque ses affaires seroient finies, de se retirer dans le Comté de Leicester, & de passer le reste de ses jours dans une retraite, où elle n'entendît plus prononcer un nom, malgré elle si cher à son cœur. Truworth cependant ne s'étoit jamais offert à elle sous une image plus séduisante: elle ne se rappelloit qu'avec un nouveau sentiment d'estime, & sans doute de tendresse, que, maître de son secret, Truworth l'avoit laissé aller, bien moins par la foible résistance qu'elle avoit faite, que par

obéissance & par égard pour sa gloire; jamais elle ne s'étoit reproché avec tant d'amertume d'avoir connu si tard un mérite si rare. Son Hôteffe vint interrompre les réflexions cruelles qui déchiroient son cœur; Madame Munden se dit incommodée, & se servit de ce prétexte pour ne plus sortir de sa chambre pendant le séjour qu'elle feroit dans cette maison, par la crainte de rencontrer encore Truworth. La précaution étoit inutile; trop amoureux pour n'être pas soumis, il partit le jour même de leur entrevûe, & il revint à Londres avec des sentimens bien différens de ceux qu'il avoit quand il en étoit sorti.

Cependant Madame Munden y envoyoit exactement tous les matins, mais pendant plusieurs jours elle ne reçut aucune nouvelle; elle apprit seulement que M. Munden n'avoit point executé ses menaces, & commença à se persuader qu'il n'en avoit jamais eu le dessein.

Marckland avoit été deux fois chez lui sans pouvoir le joindre; à la troisiémé, on lui dit qu'il étoit fort mal, & Marckland ne douta pas qu'il ne cherchât à se cacher; mais si Munden avoit des torts, il n'avoit pas celui-là; il avoit trouvé le châtiment de ses mauvais procédés, le Ciel avoit vengé Betfy.

Un jour qu'en cherchant à dissiper les chagrins, il se promenoit dans le Parc de Saint Ja-

James, il reneontra Monsieur William, cet ennemi prétendu du Duc, qu'il avoit cherché si long-tems, & qu'il avoit toujours regardé comme le complice de ses desseins sur Madame Munden. William lui en demanda des nouvelles, & lui fit des reproches sur ce qu'on ne le voyoit plus chez le Duc; mais d'un ton si ironique, que Munden, déjà mal disposé, & qui n'avoit résisté que par raison au desir d'avoir une affaire avec lui, s'en offensa. La conversation s'échauffa, ils mirent l'épée à la main, & Munden fut mortellement blessé: on le reporta chez lui. Les Chirurgiens lui ayant annoncé qu'il n'avoit que peu de jours à vivre, ses excès lui parurent alors ce qu'ils étoient en effet, & exciterent ses remords; enfin les horreurs d'une fin prochaine le firent gémir sur le passé, & trembler pour l'avenir; ses regrets les plus amers roulerent sur sa femme; il se reprocha ses injustices, & desira de les réparer. Il envoya chez Tatles l'informer de son état, & le conjuret d'engager sa sœur à ne pas le laisser mourir sans la consolation de la voir; mais Tatles qui craignoit que ce ne fût un artifice, ne se rendit point à sa priere. Munden, pour le persuader, lui envoya son Chirurgien, auquel il répondit que sa sœur n'étoit plus avec lui, mais qu'il la feroit avertir, & il lui écrivit sur le champ l'état de son mari, & le desir qu'il avoit de la voir.

Mal-

Malgré l'indifférence de Madame Munden, & le ressentiment qui l'autorisoit, elle fut vivement émue, & ne balança point à se rendre auprès de son mari. En entrant dans sa chambre, elle rencontra son Chirurgien, & lui en demanda des nouvelles; mais quoique ce fût à voix basse, le malade l'entendit, & cria aussi haut que ses forces le lui permirent: N'est-ce pas ma femme? Elle s'approcha de son lit, & ouvrant les rideaux: oui, Monsieur Munden, lui dit-elle, d'un ton d'amitié & d'intérêt, c'est moi; je viens vous rendre tous les soins dont je suis capable, & je suis très-fâchée que vous en ayez besoin. Vous êtes bien bonne, & je suis bien coupable, lui dit-il; & prenant une de ses mains qu'il serra tendrement: je vous ai fait des injustices cruelles, mais pardonnez-moi; je ne voudrois vivre que pour les réparer.

Il lui témoigna dans les termes les plus touchans, le regret qu'il avoit de sa conduite; mais sa voix s'affoiblissant, son Chirurgien avertit Madame Munden, que l'émotion qu'elle lui causoit pouvoit lui être funeste. Ne vous occupez que de votre santé, lui dit-elle, je vais faire tendre un lit pour ne vous plus quitter. Madame Munden passa trois jours auprès de son mari, uniquement occupée de lui; il lui répéta sans cesse, les assurances de sa tendresse

dresse & de son repentir, mais le quatrième, le mal empira, & il expira dans ses bras.

Madame Munden avoit été sensiblement touchée de l'état de son mari, & n'avoit rien témoigné à sa vûe, que son cœur n'éprouvât; la tendresse qu'il lui avoit marquée, ses remords l'avoient pénétrée: cette perte l'affligea véritablement; sa douleur ne fut point affectée, ses larmes furent sincères; elle se retira dans une autre chambre, où, enfermée quelques heures, la vie; la mort, l'avenir furent les sujets de sa méditation.

CHAPITRE XXII.

Conduite de Madame Munden pendant son année de Veuvage.

Tatless n'étoit point chez lui lorsque Munden mourut; dès qu'il en fut informé, il vint chez sa sœur, & la trouvant plus affligée qu'il ne devoit s'y attendre, il la pressa de quitter cet objet lugubre, & la força de revenir dans sa maison.

Lady Loveit fut la seule personne qu'elle reçut après les funérailles; & comme Madame Munden lui paroissoit fort abattue: Si je ne vous connoissois, lui dit son amie, la créature du monde la plus vraie, je vous croirois la plus fausse; & je suis peut-être la
seule

seule, qui sçachant votre situation, puisse vous croire véritablement affligée de la mort d'un homme dont la vie vous rendoit si malheureuse. Ne vous y trompez pas, ma chere amie, lui répondit-elle; je ne regrette pas Monsieur Munden comme on regrette un mari qu'on a aimé, mais il étoit mon mari, les remords m'ont touchée; il ne m'étoit pas permis de le haïr pendant sa vie, & la décence & le devoir m'obligent de le pleurer après sa mort. Ainsi, dit Lady Loveit, vous prenez la même peine pour être affligée de la perte d'un mauvais mari, que celles qui en perdent un bon, prennent pour s'en consoler; mais, ma chere amie, cela n'est pas nécessaire, cela n'est pas même naturel; vous avez rendu à Monsieur Munden, vivant, tout ce que vous lui deviez, en voilà assez pour votre satisfaction: il est mort, votre engagement est rompu; le Ciel vous en a délivrée, & à ce que j'espère, lui aura pardonné. La décence vous oblige d'être vêtue de noir, vous défend de sortir de deux mois, & vous interdit pour plus long-tems de paroître en public, mais elle ne vous défend pas d'être contente en vous-même, & gaye avec vos amis.

Vous avez raison, Madame, répondit Madame Munden, mais la mort a toujours quelque chose d'effrayant, & laisse une impression funeste. J'en conviens, répliqua Lady Loveit

Loveit, & nous ne vivrions pas si nous nous en occupions trop. Madame Munden sentit la justesse de ce raisonnement, & ses idées lugubres se dissipèrent par degrés: d'autres plus agréables y succéderent. Elle aimoit Trueworth, elle en étoit aimée, & ils pouvoient se le dire.

Cependant cet amant éprouvoit l'agitation la plus vive; au premier instant qu'il l'avoit vûe, il l'avoit aimée; ses éturderies, ses torts, la légèreté de sa conduite n'avoient pû affoiblir sa passion; le crime même dont on l'avoit noircie, avoit à peine suffi pour la détruire; il n'avoit pas fallu moins que le mérite & les charmes d'Henriette, pour lui faire oublier Betsy, qu'il croyoit avoir lieu de mépriser: mais tout cela n'avoit pas entièrement éteint ses premiers feux. Depuis qu'il avoit éclairci l'aventure de Denham, il s'étoit toujours reproché son injustice; & l'estime qu'il avoit eu pour elle avoit beaucoup augmenté, en apprenant le changement de son caractère & de sa conduite; sa vûe, & l'aveu qu'elle lui avoit fait, l'avoient enflammé plus que jamais: il ne put se défendre d'un sentiment de joie très-vif à la mort de Munden, & d'un mouvement d'admiration au récit que lui fit Lady Loveit des procédés de sa femme. Que n'eût-il pas donné pour la voir? Il ne le pouvoit pas; mais cet événement l'intéressoit trop,
pour

pour qu'il ne cherchât pas à le lui témoigner. Il prit enfin le parti de lui écrire dans des termes, qui, ménageant sa délicatesse, & sans paroître trop présumer des sentimens qu'elle lui avoit marqués, lui faisoient connoître les siens.

La Lettre de Truworth fut sans doute, la consolation la plus puissante que Madame Munden pût recevoir; mais comme elle sentoît qu'elle n'auroit pas la force de rester à Londres, sans le voir, & qu'elle craignoit de blesser la bienfaisance, elle se détermina à suivre le plan qu'elle s'étoit fait en cas de séparation, & résolut d'aller à Leicester passer l'année de son Veuvage: un mois lui suffit pour régler ses affaires. Il ne lui restoit qu'à prendre congé de Lady Loveit, qui trop avancée dans sa grossesse, ne pouvoit plus sortir, & Madame Munden, à qui son amitié ne permettoit pas de partir, sans lui dire adieu, passa sur les usages, & prit le parti d'aller chez elle: ce ne fut pas sans prévoir qu'elle pouvoit y rencontrer Truworth: il y étoit en effet. Lady Loveit embrassa son amie avec sa familiarité ordinaire, & Truworth la saluant avec respect, l'assura, du ton le plus tendre, de l'intérêt qu'il avoit pris à l'événement qu'elle venoit d'éprouver: elle avoit le même compliment à lui faire; & la conformité de leur situation leur rappel-

lant

lant qu'ils étoient libres, leur fit éprouver un sentiment délicieux, mais qu'ils n'osoient se témoigner. La conversation ne roulla que sur le voyage de Madame Munden. Truworth parla peu. Lady Loveit, quoique très-affligée du parti que prenoit son amie, ne put s'empêcher de l'approuver. Leur séparation fut touchante; elles ne se laissoient point de s'embrasser, & se quitterent tout en larmes.

Le Chevalier Basil, malgré la gayeté de son caractère, fut trop ému, en disant adieu à Madame Munden, pour appercevoir le désordre dans lequel elle & Truworth étoient; leurs voix étoient tremblantes, ils ne purent cacher leurs soupirs, & s'aperçurent, avec un plaisir réciproque, de l'extrême passion qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Après une nuit assez agitée, Madame Munden partit pour Leicester, où elle fut reçue par le Chevalier Ralph & sa femme, avec les témoignages de joye qu'elle devoit attendre de ces dignes amis; c'étoit le lieu de sa naissance, son pere y avoit vécu avec beaucoup de considération; la maison de Lady Trusty fut remplie de gens de toute qualité qui venoient rendre leurs hommages à leur aimable hôtesse, dont la beauté & les qualités aimables, firent bientôt l'admiration de toute la Comté; Madame Munden n'y étoit pas insensible, mais il s'en falloit bien qu'elle en

prît avantage; la lecture faisoit son occupation la plus agréable, & les Lettres qu'elle recevoit son seul plaisir.

Trueworth laissa passer quelque tems sans lui écrire; enfin il lui manda que le plaisir qu'il avoit, d'apprendre de ses nouvelles par ses meilleurs amis, ne lui suffisoit pas, & qu'il croyoit pouvoir lui dire lui même, qu'il ne vivoit que pour elle; & peu de tems après il lui écrivit qu'il étoit plus malheureux que jamais; Ladi Loveit a quitté Londres, lui disoit-il, je n'ai plus de moyen pour savoir des nouvelles de la seule personne qui m'intéresse; il la supplioit de vouloir lui en apprendre, & de rétablir le calme dans son ame; Madame Munden trouva cette priere si raisonnable, & faite si respectueusement, qu'elle ne crut pas pouvoir la refuser; voici ce qu'elle y répondit.

MONSIEUR,

„L'intérêt que vous me marquez mérite
„toute ma reconnoissance: ma santé a tou-
„jours été bonne depuis que j'ai quitté Lon-
„dres; & mon esprit ne sauroit avoir d'in-
„quiétudes, puisque mes amis se souvien-
„nent de moi. Je suis, &c.

Nous ne rendrons point les Lettres que ces Amans s'écrivirent pendant l'année du veuvage de Madame Munden. Il suffira de dire que, quoique Trueworth fût extrêmement atten-

attentif à ne rien laisser échapper qui pût blesser la modestie de l'aimable veuve, cependant sa passion l'emportoit quelquefois; mais Madame Munden qui ne vouloit pas s'en offenser, seignoit de n'y pas prendre garde, & jouissoit de cette joye que le véritable amour peut seul faire goûter.

CHAPITRE XXIII.

Le dernier, & au gré de l'Auteur, le meilleur.

Q uelque innocentes, quelque pures que fussent les inclinations de Madame Munden; on peut présumer, qu'elle vit arriver sans peine, la fin de son deuil; & lorsque, ce tems expiré, permit à son Amant de lui peindre la vivacité de sa passion, elle y répondit sans rougir. Truworth avoit exactement calculé; & le jour même que finit ce deuil importun, il lui écrivit la Lettre qu'on va lire:

M A D A M E,

„L'Année de mon épreuve est finie: j'ai
 „subi la loi cruelle que les circonstances
 „m'ont imposée. Permettez-moi donc d'al-
 „ler à vos pieds vous demander la récom-
 „pense de ma soumission. Vous ne pouvez
 „sans injustice, retenir plus long-tems les
 „transports de mon cœur, ni vous refuser
 „aux témoignages de ma passion. Il est tems
 „que vous la lisiez dans mes yeux, que ma

I 2

„bouche

„bouche vous l'exprime : les loix tyranniques
 „de l'usage sont remplies ; celles de l'amour
 „doivent avoir leur tour : en vain ai-je lieu
 „d'espérer que vous êtes sensible à mon ar-
 „deur : je ne me persuaderai mon bonheur,
 „que quand je l'apprendrai de vous-même.
 „Daignez donc faire cesser l'agitation que me
 „causent la crainte & l'espérance.”

Quoique Madame Munden s'attendît bien à cette marque de l'empressement de Truëworth, elle lui causa une joie qui jusques-là lui avoit été inconnue : elle jugea comme lui, que cette contrainte cruelle n'étoit plus de saison, & n'hésita pas à lui confirmer ce qu'il sçavoit déjà.

„Je ne blâme point, lui répondit-elle, vo-
 „tre impatience, & si vous connoissez la ju-
 „ste sensibilité que j'ai pour votre mérite, vous
 „devez en attendre toutes les marques qu'u-
 „ne passion honnête peut accorder. Je vou-
 „drois en vain vous cacher les mouvemens
 „de mon cœur : vous avez pénétré ses secrets
 „les plus profonds dans un tems où ils de-
 „voient vous être étrangers ; mais cette con-
 „noissance qui faisoit alors ma honte fait ma
 „gloire aujourd'hui, & je ne me fais point
 „scrupule de vous dire que, ce qui fera vo-
 „tre bonheur, confirmera le mien : venez-
 „en recevoir l'assurance, & pensez, pour
 „vous délasser d'un aussi long voyage, que
 „chaque

„chaque pas que vous ferez vous approche-
„ra d'un lieu où vous êtes attendu avec l'im-
„patience la plus tendre.

Ce fut la première Lettre d'Amour que Madame Munden eut écrite; mais il l'avoit instruite; & si quelques Prudes l'accusent de s'être trop vivement exprimée, certainement les honnêtes gens ne la blâmeront pas.

Justifiée à elle-même, sûre d'être applaudie de ses Parens & du monde en général, elle se fit les idées les plus agréables de son bonheur à venir: elle n'avoit pas laissé ignorer à Ladi Trusty ce qui s'étoit passé entr'elle & Truworth, & cette digne Amie, loin d'être étonnée de l'excès de sa joie, l'approuva & la partagea sincèrement. Madame Munden avoit encore d'autres sujets de satisfaction: sa chère Ladi Loveit, pour la seconde fois, venoit d'accoucher très-heureusement d'un garçon; mais ce qui l'intéressoit bien plus, son frere aîné épousoit une jeune héritière de bonne maison; & on lui avoit encore mandé que le jeune Tatles avoit obtenu un congé, & qu'après les nœces de son frere, il viendrait passer quelque tems auprès d'elle.

En toute autre circonstance, ces nouvelles auroient fait un plaisir extrême à Madame Munden; mais elle étoit trop tendrement occupée de Truworth; elle l'attendoit à chaque instant; & cette amitié, cette tendresse fraternelle

le qui, jusques ici, a fait une partie si essentielle de son caractère, n'occupoit plus que la seconde place dans son cœur.

Ladi Trusty & le Chevalier Ralph la trouvant un jour d'une gayté extraordinaire; vous ne connoissez pas encore, lui dit le Chevalier, tous vos sujets de joie: il se présente deux partis qui changeront peut-être bien votre façon de penser. Et qui sont-ils, répondit en riant Madame Munden, ces gens si séduisans? L'un, repliqua le Baronnet, est Monsieur Woodtand que vous connoissez: il ne jouit que de huit cens livres sterling de rente, il est vrai; mais son oncle qui est riche, lui assure sa succession: il vous aime à la fureur, à ce qu'il dit; mais il aime encore plus la Chasse; & vous aurez avec lui, la plus grande liberté: L'autre, est notre Ministre; il jouit de deux gros Bénéfices, vient d'hériter de mille livres sterling de rente; & on ne peut douter, qu'il ne soit bien-tôt Evêque. Oh! bien; dit Madame Munden, tout cela ne me tente pas: un Chasseur est trop sauvage pour moi; & quant à notre Ministre, tant pis s'il devient Evêque, puisque s'il remplit ses devoirs, il ne doit pas lui rester assez de tems pour sa femme. Le Baronnet alloit continuer la plaisanterie, lorsqu'un bruit qu'ils entendirent à la porte de la cour, les obligea de courir à la fenêtre. Le premier objet qui s'offrit

frit à leurs yeux fut un Coureur richement vêtu qui précédoit un carosse attelé de six chevaux superbes & suivi de quatre domestiques à cheval: Ladi Trusty fut un peu surprise de ne reconnoître ni la livrée, ni un homme qui sortoit du carosse: mais Madame Munden, à qui son cœur l'avoit annoncé plus que ses yeux, s'écria: c'est Truworth. Allez, Madame, lui dit Ladi Trusty. Allez le recevoir. Elle sortoit de la Chambre lorsqu'un domestique vint lui dire, qu'un Gentilhomme nommé Truworth demandoit à lui parler. Je le sçais; je le sçais, s'écria-t-elle en courant au-devant de lui: Madame Munden avoit beau être préparée, elle ne pouvoit contenir l'excès de sa joie: il n'en éprouva pas moins. Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, & confondirent leurs larmes de tendresse. Ils furent longtems sans avoir la force de parler. Mais dites-moi donc que vous êtes à moi, lui dit enfin Truworth; que nous ne nous séparerons plus: mon Ange, ma première, ma dernière Maîtresse, confirmez mon bonheur! Oui, lui répondit-elle, je suis à vous, & pour toute ma vie. Après s'être donnés tous les témoignages de tendresse que la bienséance & la modestie de Madame Munden lui permirent; elle se souvint de Ladi Trusty & du Chevalier Ralph; & s'empressant de leur présenter Truworth; voilà,

voilà, leur dit-elle, celui dont nous avons si souvent parlé: je vous demande pour lui votre estime & votre amitié. L'une & l'autre lui font acquiesces, répondit Ladi Trusty, en s'avancant à lui, par la préférence que vous lui accordez. Ma pardonnerez-vous, Madame, lui dit Truworth, de venir vous enlever une Compagne aussi chère? De tout mon cœur, lui dit elle; car son bonheur me pèse encore plus. Puisque vous voilà d'accord, dit alors le Baronnet, pourquoi perdre du tems? Envoyons chercher le Notaire; Madame Munden me pardonnera bien sans doute cette précipitation. Elle ne s'y attendoit pas, rougit; & son embarras fit pitié à Ladi Trusty: enfin, on arrêta, que la cérémonie se feroit le second jour. Le Chevalier Ralph, envoya sur le champ chercher un Notaire; & les dispositions que Truworth fit écrire, prouverent également son amour & sa générosité; il recommanda une prompte expédition, &, dès le lendemain, le Contrat fut apporté.

Tandis que le Chevalier Ralph & Truworth l'examinoint, Madame Munden eut encore un nouveau sujet de joie, par l'arrivée de son jeune frere. Vous venez, Capitaine, lui dit Ladi Trusty, le plus à propos du monde, pour assister aux nœces de votre soeur. Aux nœces de ma soeur, s'écria-t-il! Quoi!

Quoi! sans en informer ses freres? Mais j'espere que l'affaire est convenable, puisque vous paroissez l'approuver. Je vous assure, Capitaine, répondit Ladi Trusty, qu'avant-hier je n'avois pas vû celui dont votre soeur à fait choix; mais on ne résiste point à l'amour & à la destinée. L'air sérieux de Ladi Trusty fit craindre au Capitaine que sa soeur n'eût fait une nouvelle sottise; mais il n'eut pas le tems de témoigner ce qu'il pensoit: le Chevalier Ralph & Truworth entrèrent. Sa surprise fut extrême, & ne lui permit pas de parler: & Truworth s'apercevant de son trouble; cher Franke, lui dit-il, en le prenant dans ses bras; j'aurai enfin le bonheur de vous appeller mon frere. Bon Dieu! s'écria le jeune Tatless, est il possible? Suis-je bien éveillé? N'est-ce point un songe? Ma soeur, dites-le-moi donc: épousez-vous Truworth? Vous le voyez, lui dit-elle en souriant; & vous l'apprenez d'une bouche qui ne sçait pas mentir. Tatless se rejetta dans les bras de son ami. Oh! mon cher Truworth! mon cher Truworth! s'écria-t-il; je n'espérois pas ce bonheur: & se tournant vers Ladi Trusty: que vous m'avez agréablement surpris! C'étoit mon dessein, lui répondit-elle: cependant je ne vous ai dit que la vérité.

Lors-

Lorsque la joie folle du jeune Capitaine fut un peu calmée, Truworth présenta le Contrat à Madame Munden. Qu'est-ce que c'est, dit-elle? Prenez, prenez, dit le Chevalier Ralph; ce n'est pas moins qu'une rente de huit cens livres sterling, en cas d'accident: Je l'accepte, dit-elle, en se tournant vers Truworth, comme une nouvelle preuve de votre tendresse, mais me préserve le Ciel d'en jouir jamais: & le jour suivant combla leurs desirs.

On envoya, par le premier Courier, informer de cet heureux événement, tous ceux qui devoient y prendre intérêt. Tatless, quoique rempli de son propre bonheur, sentit vivement celui de sa sœur. Le Chevalier Basil qui, après avoir mieux connu Madame Munden, avoit conçu pour elle, l'estime la plus parfaite, y fut très-sensible; mais sa femme fut transportée: enfin, il y eut peu de gens de sa connoissance qui ne prissent part à sa félicité.

C'est ainsi que notre Héroïne, lorsqu'elle fut corrigée des défauts qui ternissoient ses vertus, jouit d'un bonheur qui n'avoit été que retardé, & fut heureuse, lorsqu'elle mérita de l'être.

Fin de la Quatrième & dernière Partie.



712286

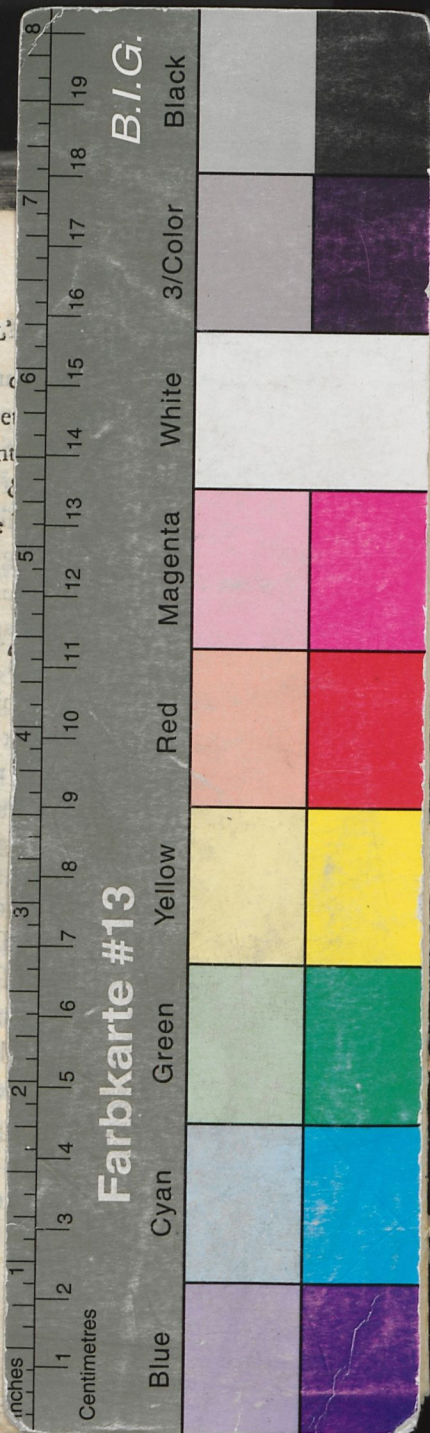
(114)

ULB Halle

3

006 303 099





L'ETOURDIE,
OU
HISTOIRE
DE
MIS BETSY TATLESS,
TRADUITE DE L'ANGLAIS.
QUATRIEME PARTIE.



A BERLIN,
Chez ETIENNE DE BOURDEAUX,
LIBRAIRE DU ROI ET DE LA COUR,
M DCC LV.